

LE SYMBOLISME

REVUE BIMESTRIELLE

N° 3/321

JANVIER-FEVRIER 1957

Fondateur : OSWALD WIRTH (1912-1943)

SOMMAIRE :

Marius LEPAGE. — Le Cycle de l'Incarnation	131
Charles PENEAUD. — Notes sur le Compagnon- nage	159
Marius LEPAGE. — L'Ordre et les Obédiences (suite)	172
Marcel SPAETH. — Shakespeare n'a point parlé	178
Bibliographie	183
Les Disques	191

DIRECTION :

Marius LEPAGE

23, Rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne)

ABONNEMENTS :

L'abonnement annuel comprend six numéros de 64 pages au minimum, paraissant tous les deux mois.

France et Union Française :

Envoi sous bande 800 fr.

Sous pli fermé 1.100 fr.

Etranger (Union Postale) :

Sous bande 900 fr.

Sous pli fermé 1.400 fr.

Adresser les abonnements à :

M. Marius LEPAGE, 23, rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne). Compte chèques postaux : RENNES 1320-79.

Prix du numéro : 165 francs

Dépositaires :

LE BIBLIOMANE, 2, avenue Trudaine, PARIS (IX^e).

LIBRAIRIE VÉGA, 175, bd Saint-Germain, PARIS.

LIBRAIRIE NICLAUS, 34, rue Saint-Jacques, PARIS.

LIBRAIRIE « LA TABLE D'EMERAUDE », 21, rue de la Huchette, PARIS 5^e.

LIBRAIRIE CHACORNAC, 11, quai Saint-Michel, Paris.

LIBRAIRIE GLOTON, 7, rue Cadet, PARIS.

LIBRAIRIE DERAÏN, 128, rue Vauban, LYON, 6^e.

LIBRAIRIE L'INCUNABLE », 16, rue Nazareth, Toulouse (H.-G.).

LIB. E. EHLERS, 68, av. J.-Volders, BRUXELLES (Belg.).

LIB. VAN DE GRAAF, 53, rue Malibran, BRUXELLES (Belg.).

AVIS AUX LECTEURS

Le Symbolisme est une Revue absolument indépendante. Elle n'est subventionnée ni contrôlée par aucune organisation ou obédience.

La Direction, tout en se réservant le droit de choisir parmi les textes qui lui sont adressés, laisse aux auteurs une entière liberté d'expression. Mais il est bien entendu que leurs thèses n'engagent que les signataires.



A nos abonnés... ...retardataires

L'étiquette d'expédition du présent numéro portera la mention « votre abonnement est terminé » à l'intention de ceux de nos abonnés qui n'auront pas encore renouvelé leur abonnement à la date du 20 décembre 1956.

Les abonnements non payés à la date du 20 janvier 1957 seront alors mis en recouvrement par la poste, augmentés des frais de recouvrement.

Je serais sincèrement reconnaissant à nos abonnés de bien vouloir m'éviter ce travail supplémentaire, qui, sans la moindre utilité d'ordre intellectuel ou spirituel, complique encore plus la vie administrative du « Symbolisme ».

Aidez-moi à supporter le fardeau que représente la bonne marche de notre Revue.

LA DIRECTION

Nota. — Vérifiez bien que vos envois de fonds correspondent aux nouveaux tarifs d'abonnement pour l'année 1956-57.

MARIUS LEPAGE

L'ORDRE ET LES OBÉDIENCES

(DEUXIÈME EDITION)

PAUL DERAÏN, EDITEUR

128, Rue Vauban - LYON (Rhône)

C. C. P. 798 - 36 Lyon

Un volume 14 × 22 de 140 pages, 40 exemplaires de luxe sur Alpha Guérinand : 800 frs. Edition courante sur vergé antique des Papeteries de France : 525 frs. Frais de port : 30 frs.

Nous confirmons que toutes les commandes, soit des abonnés, soit de MM. les Libraires, doivent être adressées à M. Paul DERAÏN.

Toutefois, après entente avec l'éditeur, « *Le Symbolisme* » continuera d'assurer l'expédition des commandes qui seront passées directement à son directeur, avec versement à son C.C.P. :

1320-79 RENNES



LE CYCLE DE L'INCARNATION

Nous vivons en terre chrétienne, dans un milieu profondément pénétré par la pensée chrétienne, parmi des hommes qui, presque tous, ont été introduits dans la communauté chrétienne par le baptême (1).

Mais, la plupart de ces hommes sont complètement ignorants des traditions chrétiennes. Même s'ils ont coutume d'assister tous les dimanches à la messe, ils ne sont guère plus avancés, car l'Eglise se borne à leur donner un enseignement très élémentaire, à caractère essentiellement magistral. Aussi, dans l'ensemble, les connaissances des catholiques sur leur religion ne dépassent pour ainsi dire jamais, sauf pour quelques croyants considérés avec curiosité comme des spécialistes, le niveau du catéchisme préparatoire à la Première Communion.

(1) Cet article est la reproduction d'une série de causeries mensuelles faites à la Respectable Loge de Saint-Jean, sous le titre distinctif « Volney », à l'Orient de Laval (G.O.), au cours de l'année 1954/55, sur « *L'Événement religieux du mois* ». Ces causeries ont été rassemblées en vue d'une conférence faite à la Loge « Art et Pensée » (D.H.) à l'Orient de Paris, le 22 Décembre 1955.

D'ailleurs, serait-il bon que les fidèles en connaissent davantage ? Toute connaissance n'est-elle pas génératrice d'inquiétude ? L'acceptation inconditionnelle des vérités fondamentales est suffisante pour « faire son salut », et conduire l'homme, par des chemins sûrs, de la naissance à la bonne mort.

Nous sommes cependant en droit de nous demander si l'Eglise elle-même ne perd pas, peu à peu, le sens de sa mission propre. Il y a peu de temps, nous pouvions lire dans « La Semaine Religieuse » d'un de nos diocèses des lignes autorisées relatives à ce que devait être une « nouvelle » chrétienté...

« Cette nouvelle chrétienté sera non plus sacrale et cléricale, mais profane et laïque... Les institutions ne s'appliqueront pas à développer directement la foi chrétienne et les valeurs religieuses, mais les valeurs humaines véritables... »

Mais, qu'est-ce qu'une valeur humaine qui n'a pas sa racine dans la foi ? Quels que soient, d'ailleurs, l'objet et la forme de cette foi, qui peut aussi bien être religieuse que rationaliste ou athée. La vie « en soi » est absurde, et sur ce point Jean-Paul Sartre a raison. Il faut donc la transcender pour trouver un motif de vivre.

Si l'Eglise se convertit à l'« humanisme », si elle accorde la primauté à ces fameuses « valeurs humaines » qui semblent bien, jusqu'à ce jour — et de plus en plus chaque jour — n'avoir fait leurs preuves que par l'absurde, il est certain que nous assisterons à une rapide décomposition de son corps spirituel... Il n'en va pas de même pour le Maçon, dont il a été dit :

« La vocation initiatique se rencontre parmi ces vagabonds spirituels qui errent dans la nuit, après avoir délaissé leur école ou leur église, faute d'y avoir trouvé leur Vraie Lumière... » (2).

Par nature spirituelle propre, le Maçon a le devoir de rechercher, partout où elles se trouvent, les manifestations de la vérité-une, d'en reconnaître la valeur particulière et de la rapporter à la tradition universelle.

En étudiant, très superficiellement, la tradition et le symbolisme chrétiens, surtout catholiques, nous retrouverons les enseignements communs à toutes les traditions valables, mais vus sous l'angle particulier du christianisme. Il nous faut donc adopter, pour bien les comprendre, une optique catholique, même si, quelquefois, notre esprit refuse son adhésion à tel point de doctrine qui peut nous paraître erroné. Il doit nous suffire de penser que d'autres hommes vivent spirituellement de cet élément qui nous choque, pour que nous lui accordions notre respect et ne lui refusions pas notre examen.

Il se trouve que le christianisme est, pour moi, fondamentalement faux, puisque basé sur un postulat que je ne puis spirituellement admettre : la chute, consécutive au péché originel. J'ai déjà exposé clairement ma pensée en une autre étude consacrée au « Problème du Mal » (3).

Je ne vais pas jusqu'à dire, avec Jean Wycleff, que « Dieu doit obéir au diable » (4), puisqu'aussi

(2) Oswald Wirth, « Les Mystères de l'Art Royal », p. 78.

(3) Stanislas de Guaita et Oswald Wirth, « Le Problème du Mal », Postface de Marius Lepage. (Édit. du « Symbolisme »).

(4) Proposition de Jean Wycleff, condamnée par le Concile de Constance (1414), session 8.

bien je ne crois pas au diable. Mais, je ne fais aucune difficulté à reconnaître que je tombe sous le coup d'une des condamnations du Concile de Trente, ce qui, après tout, prouve que le problème n'est pas nouveau et qu'il a déjà inquiété beaucoup de chrétiens avant nous...

« ...est anathème celui-ci qui déclare que Dieu opère également les bonnes et les mauvaises œuvres non seulement en les permettant mais en propre et par lui-même, de telle sorte qu'on peut lui attribuer de la même façon la trahison de Judas et la vocation de Paul... » (5).

Quoi qu'il en soit de mes propres pensées, si j'étudie le catholicisme je dois m'efforcer de « penser en catholique ». Mais, je ne pourrai m'empêcher d'enrichir ma pensée catholique de tous les apports parallèles que me fourniront les autres formes traditionnelles, et tout particulièrement la tradition maçonnique de laquelle je me réclame...

Annonciation et incarnation. — S'il n'y avait pas eu chute, il n'y aurait pas eu besoin de « rédemption », le Christ n'aurait pas eu la moindre raison de s'incarner et le Christianisme n'existerait pas.

Prenons donc les choses comme elles sont, et admettons la « faute », « bienheureuse faute » diront ultérieurement les textes chrétiens. Bienheureuse, puisqu'elle nous a valu le Sauveur, et toute la foi qui est actuellement celle de la grande majorité des « blancs ». Adam a péché, il a transmis à ses descendants les fruits de son péché, et rien autre que le sacrifice de Dieu lui-même ne peut

(5) Concile de Trente. Session 6, chap. 16, canon 6.

racheter ce péché. Voilà un point acquis, sur lequel va s'établir toute la doctrine.

Ecartant momentanément l'« Ancien Testament », nous allons voir se développer les splendeurs des Evangiles. Ceux-ci commencent — (Matthieu) — par nous donner la généalogie des ancêtres de Jésus-Christ. Or, si Jésus est Dieu, il ne peut avoir d'ancêtres. Il faut entendre ce texte sous la forme initiatique. Les ancêtres de Jésus, c'est la chaîne initiatique. Jésus existe « de temps immémoriaux » mais il est nécessaire que des intermédiaires affirment la dépendance étroite entre le principe et sa manifestation humaine. La généalogie de Jésus nous rappelle qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le Principe et nous, que nous participons *directement* et visiblement du Père.

Cette union étroite a été distendue par la « faute », il est nécessaire qu'elle soit resserrée, d'où la *nécessité* de Jésus. Nous voilà, brusquement, face au problème le plus aigu — problème fondamental aussi — du Christianisme. Dieu va prendre forme humaine pour « sauver » les hommes !

« ...Voici comment Jésus-Christ vint au monde : Marie, sa mère, après avoir été fiancée à Joseph et avant qu'ils eussent vécu ensemble, se trouva enceinte par l'esprit saint... Le sixième mois, Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, vers une vierge fiancée à un homme de la famille de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange lui dit : « Salut ! Une grâce t'a été faite ; le seigneur est avec toi !... Sache que tu vas concevoir en ton sein et enfanter un fils auquel tu donnera le nom de Jésus... ». Alors, Marie dit à l'ange : « Comment

cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'hommes ? » Et l'ange lui répondit : « L'esprit saint viendra sur toi, et une puissance du Très-Haut l'enveloppera de son ombre. C'est pourquoi l'Etre saint qui doit naître sera appelé Fils de Dieu... » Alors Marie dit : « Voici la servante du seigneur. Qu'il me soit fait suivant ta parole... » (6).

Dès le début des Evangiles, nous avons en action devant nous tous les acteurs du drame de la Nativité... L'Ange Gabriel, Marie, Joseph et Jésus... *L'ange Gabriel* est un habitué, oserais-je dire, de ces fonctions annonciatrices. Son nom veut dire : « Force de Dieu ». En magie cérémonielle, il règne sur la conception. En Qabbale, il est associé à Yesod, la base, la génération, les organes génitaux. Dans la Tradition, c'est le messenger de la Grâce divine (7). Son action est très souvent évoquée dans les textes sacrés. Dans l'Ancien Testament, il est l'interprète des visions apocalyptiques et des prophéties...

« ...Gabriel vint... et il me dit : « Je vous ferai voir ce qui doit arriver dans la suite, au dernier temps de la colère... J'offrais mes prières... Gabriel... vint vers moi d'un vol rapide... il m'instruisit... » (8).

La tradition musulmane se réfère elle aussi à Gabriel... Vous savez que Joseph eut une petite

(6) Mat. 1.18 ss. Luc 1. 26ss.

(7) Les attributions des quatre archanges sont les suivantes :
Michel, instrument de la Justice divine,
Raphaël, instrument de la Charité divine,
Gabriel, instrument de la Grâce divine,
Uriel, instrument de la Parole divine.

L'Eglise néglige de plus en plus ce dernier, en raison de la quasi-disparition des prophètes et inspirés, placés sous la dépendance immédiate de l'« l'esprit de Prophétie », Uriel.

(8) Daniel. 8. 16 ss ; 9. 21 ss.

aventure avec Madame Putiphar, aventure dont, nous dit la Bible, il se tira à son avantage. La tradition musulmane n'est pas aussi péremptoire. Selon elle, Joseph — qui était le plus beau jeune homme qu'on eût jamais vu en terre égyptienne — ne pouvait résister aux charmes et aux avances de Madame Putiphar. Il succombait, le malheureux, lorsque Gabriel intervint, et lui fit reprendre ses esprits par un vigoureux coup de poing dans la poitrine, ce qui chagrina fort Madame Putiphar...

De même, Gabriel joua son rôle d'intermédiaire entre Dieu et Mahomet. Une première fois, il apparaît à Mahomet sur le mont Hirâ, près La Mecque. L'apparition n'est pas convaincante. Mahomet se désole. Il ne sait s'il a eu affaire avec Dieu ou le diable. Son angoisse spirituelle devient telle qu'il songe sérieusement à se suicider. Heureusement, sa femme, Khadidjah, le reconforte. Une deuxième apparition vient confirmer Mahomet dans sa mission... « O Mahomet, tu es le prophète du Seigneur, et moi, je suis Gabriel ! ».

Mais, nous nous écartons de la tradition chrétienne, à laquelle il nous faut revenir. Donc, Gabriel, après avoir annoncé à Zacharie la naissance de Jean le Précurseur, (« *Je suis Gabriel qui me tiens devant Dieu ; et j'ai été envoyé pour te parler et l'annoncer cette bonne nouvelle...* » Luc. 1. 19) vient de faire connaître à Marie qu'elle sera mère de Jésus. Son rôle est terminé. Nous devons considérer maintenant celui de la mère...

Marie nous rappelle immédiatement les paroles de la Genèse :

« ...Je mettrai une inimitié entre toi (le serpent) et la femme, entre ta race et la tienne. Elle te

meurtrira la tête et tu tâcheras de la mordre au talon... » (Genèse, 3. 15).

L'hymne « *Aevi nunc foveat...* », que l'on chante aux vêpres, met l'accent sur ce rôle guerrier de Marie...

« ...Ecrasant la tête cruelle du monstre superbe, étoile bienfaisante sur une mer orageuse, vous brillez dès le matin (9) et par votre pureté, ô Marie ! déjà vous vous préparez à recevoir le Christ dans votre sein... Vous qui réparez les fautes de l'ancienne Eve, vous brillez comme l'aurore, et comme elle vous annoncez le jour... Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon... »

Quelle est donc l'origine de cette femme qui va engendrer un dieu ?

D'après Saint-Jérôme, Joachim — originaire de Nazareth — et sa femme Anne — originaire de Bethléem — étaient deux « justes », qui avaient divisé leur fortune en trois parties : une pour le Temple, une pour les pauvres, et la dernière pour leurs propres besoins. Ils étaient entourés de l'estime générale de leurs compatriotes, et de l'affection du clergé de l'époque. Malheureusement, leur bonheur n'était pas sans mélange. Jéhovah leur avait refusé la joie d'une descendance. Anne était désespérément bréhaïne ! Mais, l'un et l'autre étaient si dignes de remplir une mission divine, que le Seigneur leur envoya un de ses anges, qui leur annonça que la vieille Anne engendrerait une fille, qui serait « Mère du Très-Haut ». Quel-

(9) La Vierge est ici assimilée à Vénus du matin, annonciatrice du Soleil qu'elle précède.

ques mois après naquit Marie, « Immaculée Conception » (10).

La fillette est élevée avec les vierges du Temple de Jérusalem, constamment visitée par les anges et ravie dans des visions mystiques. Arrive le temps qu'elle est en âge de mariage. « Comment pourrais-je me marier, puisque je me suis promise à Dieu ? » Embarras extrême du Grand-Prêtre, qui se retire dans le Saint des Saints pour y trouver l'inspiration. Comme il priait, une voix se fait entendre : « Commande que tous les jeunes gens de la maison de David en âge de se marier viennent au Temple, et que chacun pose une branche sur l'autel. Celui dont la branche fleurira épousera la vierge... ». C'est ainsi que fleurit la branche déposée par Joseph, charpentier à Bethléem. La tradition rapporte que cette branche était unurgeon de l'arbre de l'Eden, de l'arbre de la « science du bien et du mal », qui, selon la légende, avait été transmis tout au long de la chaîne des patriarches jusqu'à l'humble Joseph (11). C'est ainsi que Joseph épousa Marie, et que tous deux s'en retournèrent à Nazareth, pays de cette dernière (12).

Analyse de l'Annonciation. — L'Annonciation se produit « au début du sixième mois ». C'est aussi la sixième heure... Au moment que l'humanité vieillit. Ce n'est pas encore la fin du monde, mais

(10) Il paraît stupide de bien faire ressortir le fait que l'« Immaculée Conception » ne concerne pas la conception de Jésus, si aspermatique qu'elle soit, mais celle de la Vierge, « conçue sans péché », c'est-à-dire exempte du péché originel. Je m'excuse d'insister sur ce point, mais le nombre de personnes qui font encore la confusion — même des catholiques pratiquants — est absolument effarant.

(11) Rappel évident de la notion de « chaîne initiatique ».

(12) Il peut être intéressant de noter que « Nazareth » veut dire « branche ».

c'est ce que — sans jeu de mots — nous pouvons appeler le « commencement de la fin ». En un sens, et contrairement à l'opinion généralement répandue, l'Annonciation n'est pas tellement un point de départ qu'un point d'arrivée. Tout le cycle est écoulé, les prophéties sont accomplies, le Christ va couronner l'Œuvre. L'Incarnation, c'est l'annonce de la fin du monde ancien, *auquel nous appartenons !* Que sont, en effet, les deux mille pauvres années de l'ère chrétienne, par rapport à tous les siècles qui l'ont précédée depuis l'origine de l'ère « humaine » actuelle : Adam ?

Que répond Marie à l'appel du seigneur ? « *Je suis la servante du seigneur !* ». Elle ne pose pas de question. Elle se soumet, sans même essayer de comprendre. C'est le type du « karma-yoga » total ; si bien adapté à notre ère. J'agis selon ma nature, selon la volonté de Dieu exprimée à travers cette nature... « *Nous sommes les ouvriers, à travers lesquels le Grand Architecte travaille à l'édification et au maintien de l'Univers...* (Wirth) ». Non seulement Marie accepte ce qui pourrait être une cause de tribulations sociales, et, pour commencer, la répudiation possible par son époux, mais elle se réjouit... « *Mon âme magnifie le Seigneur !...* » C'est bien là l'acceptation *totale*, l'ouverture de la Matière à l'Esprit, de la Terre au Ciel, quelles que soient, d'ailleurs, nos conceptions particulières se rapportant à ces termes imparfaits et bornés. Si nous prenons une vue catholique d'ensemble du problème, il faut bien n'en rien rejeter, car il forme un bloc insécable. Si l'homme a failli, s'il est matière périssable, *il faut* que, pour le relever, Dieu le prenne là où il se trouve, dans la fange

de la matière charnelle. Le Verbe se fait homme, non pas par bon-vouloir, mais par nécessité cosmique, parce qu'il ne peut faire autrement, de par la nature même de la création.

Comme la vie des plantes jaillit de la boue sous l'influence de la lumière physique, le Rédempteur sort de la boue humaine, sous l'influence de la Lumière spirituelle attestée par Jean le Baptiste...

Naissance hors des modes humains, comme toutes les naissances divines rapportées dans les autres formes de la Tradition, naissance complètement aspermatique... « *Le créateur de l'humanité prend un corps vivant, daigne naître d'une vierge, et, sans qu'intervienne la semence de l'homme, nous accorde sa divinité...* » (13).

Analyse de l'Incarnation. — Tout le thème de l'Incarnation est celui de la transformation de l'homme en Dieu (14), la naissance, l'éveil de la nature divine éternelle de l'homme, qui est sa véritable nature. Le dogme du rédempteur, à la fois vrai Dieu et vrai Homme, est le plus redoutable paradoxe qui ait jamais été posé à l'esprit humain. Il nous est même complètement incompréhensible, et c'est sur cette incompréhension fondamentale qu'est fondée la foi catholique. C'est bien pourquoi la raison trébuche, et qu'il faut la rejeter. Seul un acte de foi total peut résoudre ces antinomies... « *Je suis la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait selon la parole !* ».

Quiconque essaie de résoudre ce problème avec sa seule raison ne peut que le refuser, et quiconque

(13) Office de Marie, du Samedi.

(14) Ce qu'en d'autres termes nous pourrions appeler la « réintégration ».

le refuse doit, consciemment ou non, se détacher du christianisme.

Faiblesse lamentable du christianisme ! Grandeur écrasante du christianisme !

« ...Celui qui au sein éternel du Père prend une naissance éternelle se soumet à l'ordre du temps et n'a point horreur du sein d'une vierge... Celui qui remplit tout de sa divinité, se resserre dans notre nature, pour nous ramener à Dieu, Dieu lui-même est au milieu de nous... » (15).

Sens de l'Incarnation. — Ainsi, l'enfant a pris corps dans le sein de Marie. Il s'appellera Jésus. Ce nom est la contraction de « Jehoshua » devenu « Joshua », puis « Jeshua », et qui signifie : « Jéhovah est salut » (16). A l'origine des temps, le fils de Dieu n'est pas Jésus, le fils de Marie. Avant l'Incarnation, le fils c'est le verbe, la sagesse (Sophia) de Dieu, c'est-à-dire le pouvoir créateur par quoi le monde existe (17). Les textes bibliques l'ont célébré en termes d'une richesse égale à celle que nous trouvons dans les plus vieux écrits de l'Orient.

« ...Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose j'étais présente. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement, avant que la terre fût créée. Les abîmes n'étaient point encore lorsque je fus enfantée. Les fontaines n'étaient point encore sorties de terre, la pesante masse des montagnes

(15) Hymne de l'Annonciation : « Haec illa... »

(16) En grec, ΙΗΣΟΥΣ, d'où les abréviations, dans le symbolisme chrétien : IC, IHC, IHS.

(17) Les Maçons feront ici la distinction importante entre le Principe créateur — absolument incompréhensible et inimaginable — et le Grand Architecte de l'Univers, notion très compréhensible, et acceptable par tous, qu'ils soient agnostiques ou croyants.

n'était pas encore formée ; j'étais enfantée avant les collines... Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente ; lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable, lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre... Lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il imposait une loi aux eaux... Lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec Lui et je réglais toutes choses ; j'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant Lui (18) me jouant dans le monde, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes... » (19).

Le chrétien devant l'Incarnation. — Le propre de l'homme sincèrement rattaché à une tradition, c'est de « vivre » cette tradition. Le sens historique n'a plus de valeur lorsque la Tradition est en cause. Pire encore, le sens historique devient un obstacle, dans la mesure où il est empreint de conventions sociales et mentales, sans parler des préjugés agnostiques ou scientistes. De même que le Maçon doit « vivre » Hiram, le chrétien doit « vivre » Jésus. Pendant toute l'année que règle le soleil, il doit, tout au long de la liturgie, revivre effectivement la vie de Jésus, réincarner Jésus, être Jésus.

Il est à peine nécessaire de préciser qu'il y a aussi peu de véritables chrétiens que d'authentiques Maçons... Mais, l'erreur dans laquelle s'enfonce le christianisme « historique » contemporain — erreur qu'avait su éviter le christianisme ésotérique, naturellement nié par l'Eglise — c'est de penser, et affirmer que le Christ est *un* homme, alors qu'il est

(18) « Le Monde est le jouet de la Mère divine qui, sous des aspects divers, s'amuse avec lui ». (Enseignement de Ramakrishna. § 1.315).

(19) Proverbes. 8. 22 ss.

l'homme. L'Incarnation n'est pas un événement historique qui a eu lieu il y a 1.955 années. C'est un événement *unique* et *personnel*, non prévisible, valable pour chacun de nous, à tout moment. C'est l'éveil à la vie de l'Esprit, c'est l'acceptation de la vie intérieure.

« *Je suis Celui qui suis... Avant qu'Abraham ne fût, je suis...* » L'histoire disparaît. Seuls demeurent l'enseignement initiatique, la vie traditionnelle. Disparition du temps, car « Celui qui est » ne peut avoir été « Celui qui fut ». Aussi l'Incarnation s'élargit subitement à la mesure de l'Eternel et de l'Infini, et devient l'éternelle création. Le christianisme a confondu — et nous portons le poids de cette confusion — l'unité perpétuelle de la création avec un fait historique anormal.

L'Incarnation devant la Tradition. — Toutes les traditions ne reconnaissent pas l'incarnation dans le sens strict adopté par le christianisme. L'Islam ne veut voir dans les différents « messies » que des « missionnés »...

« *Nous ne faisons pas de différence entre les envoyés de Dieu... Nous avons établi pour chaque nation des rites qu'elle suit...* » (20).

Les formes extrême-orientales de la Tradition n'offrent pas de thèmes comparables à celui du christianisme.

Seul, l'hindouïsme pourrait, à la rigueur, se rapprocher des Evangiles. Pour l'hindouïsme, il y a de multiples incarnations, et non pas une seule, exclusive de toute autre. Mais, c'est toujours *la même personnalité* qui se réincarne, et les diffé-

(20) Qoran. S. 11. 284 ; XXII. 66.

rentes parties du Corps Divin s'identifient tour à tour avec les différents quartiers du Cosmos, ou les multiples nécessités de la vie manifestée. Au fond, c'est « Dieu vivant en nous » qui, pour les Hindous, est toujours présent dans ses multiples incarnations.

Dans cette forme traditionnelle disparaissent les embûches sur lesquelles achoppe le christianisme. A vrai dire, peut-être devons-nous voir là un changement de perspective plutôt qu'une différence fondamentale. Le Chrétien vit dans l'action — karma-yoga — et l'Hindou dans la connaissance — jnana-yoga —. C'est pourquoi le Maçon « qui comprend bien son Art » — lequel est à la fois action et connaissance — (21) reconnaît l'incarnation sous toutes les formes qu'il lui plaît de se manifester aux hommes...

« *...La plus grande manifestation de Dieu est en l'homme. Vous pouvez vous étonner que celui qui a toutes les imperfections de l'homme ordinaire — (la faim, la soif et même la maladie et le chagrin) — puisse être une incarnation de Dieu. Mais, il est écrit que « même Brahman pleure lorsqu'il est pris au piège des cinq éléments... » (22).*

L'Incarnation est le soleil de la divine connaissance qui disperse l'ignorance accumulée pendant des âges... » (23).

..

J'ai déjà analysé dans « le Symbolisme » la signification de Noël, (24) notamment dans ses

(21) Marie, médiatrice et intercesseur, sera l'aspect bhaktique de la tradition chrétienne.

(22) A rapprocher de l'agonie de Jésus au Jardin des Oliviers de ses derniers moments sur la croix... « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

(23) « Enseignement de Ramakrishna », 3^e Edition, § 36. 1.070.

aspects cosmologiques. Me plaçant aujourd'hui d'un autre point de vue je puis essayer de « situer » Noël en tant qu'aspect chrétien d'une manifestation universelle de la Tradition.

Comme tous les hommes, mais encore plus que tous les hommes, Jésus est venu sur la terre pour mourir. Dans le symbolisme de la Nativité, nous allons retrouver la préfiguration de tout son destin humain, y compris le Calvaire et la Résurrection.

Toutefois, avant d'aller plus avant, je veux encore insister sur le fait que l'aspect historique du problème ne présente aucun intérêt. C'est une grave erreur de l'Eglise d'avoir essayé de concilier les données de la science rationaliste avec les fulgurances de l'intuition ou de la foi. Comme si nous ne savions pas que la vérification historique de la naissance de Jésus, d'après des documents absolument irréfutables, ne sera jamais faite d'une façon qui emporte sans réserve l'adhésion des historiens. Par contre, ce que nous savons bien, c'est que la date même de Noël — 25 Décembre — est pure convention, établie par le pape Jules 1^{er} au cours du 4^e siècle. Comme souvent lors de la fixation des fêtes chrétiennes, Noël — naissance du « Soleil de Justice » — remplaça une fête païenne de fin d'année, celle de la « Naissance du Soleil Invaincu ». (Natalis Invicti Solis).

Il m'est donc complètement indifférent de savoir si oui ou non, il y a mille neuf cent cinquante cinq années, un enfant — qui était Dieu — naquit d'une vierge, dans une étable de Judée. Il me suffit de savoir que toute la civilisation traditionnelle de

l'Occident est, consciemment ou non, issue de ce postulat, pour que je veuille y rechercher la parcelle d'éternelle lumière qu'il va nous donner.

L'Occident découpe le temps à compter de Noël. Les ans sont identifiés « avant » et « après » Jésus-Christ. Tout l'infini du passé est derrière Jésus, tout l'infini du futur est devant lui. La réunion de ces deux infinis en un même point du temps va immédiatement transformer le temps qui n'a jamais commencé mais qui a fini avec Noël, et le temps qui a commencé le même jour mais qui ne finira pas, ces deux infinis — peut-être vaudrait-il mieux dire ces deux « indéfinis » — en l'éternité, sans commencement ni fin.

Mais, nous retrouvons le problème déjà soulevé à propos de l'incarnation. La notion d'éternité introduite par l'union du passé et de l'avenir en Jésus, va faire de Noël un fait d'actualité perpétuelle. Noël est à tous les moments du temps, à tous les points de l'espace. A la limite, nous trouvons qu'en chacun de nous, lorsque l'appel est enfin entendu, c'est Noël !

Il nous faut considérer le problème de la Nativité sous deux aspects principaux, celui de Rédemption de la Nature, et celui de Rédemption de l'Homme.

D'après « la Légende Dorée », les deux aspects sont inséparables. « ...La Nativité fut révélée à toutes les classes de créatures, depuis les pierres au bas de l'échelle de la création jusqu'aux anges qui sont au sommet... »

Toute la création fut avertie de la divine naissance et il fallait qu'elle le fût. Les plus humbles des animaux étaient auprès de Jésus, l'âne

(24) « Symbolisme », Avril 1946, p. 142.

et le bœuf ; les plus humbles des hommes, les bergers de Bethléem, eurent la révélation directe et immédiate de la naissance ; mais aussi les plus doctes des hommes — les mages — dont je reparlerai dans quelques instants ; et les plus glorieuses des créatures, les anges « au plus haut des cieux ».

La révélation fut totale, pour que le salut le soit aussi !..



Appliquée particulièrement à l'Homme, la Nativité rédemptrice prend un aspect différent, dans lequel s'introduit la notion de sacrifice. Jésus prend chair pour en quelque sorte payer le péché d'Adam.

A qui, comme moi, rejette le péché originel, le problème se présenterait sous un aspect absurde, si n'intervenait une donnée traditionnelle propre à le résoudre, et que l'on retrouve dans le symbolisme Maçonnique, celle des « boddhisatwas ». Il est assez difficile de définir en français ce terme, emprunté à la tradition tibétaine, dont il constitue un élément fondamental. Mieux vaut que je l'explique en traduisant un texte du métaphysicien Marco Pallis, bien connu de la plupart de nos lecteurs...

« ...L'idée qui tient la première place dans la tradition tibétaine est celle que l'on trouve dans la doctrine bouddhique telle qu'elle fut, à l'origine, introduite dans l'Inde. Cette idée fondamentale, qui colore la pensée du sage aussi bien que celle du plus fruste des paysans... est la conception de l'état de Boddhisatwa. L'état de celui qui, en pleine connaissance de cause, n'étant plus soumis à la loi de causalité — qu'il a transcendée — continue

d'assumer librement les vicissitudes de la Ronde des Existences. Il s'est identifié avec toutes les créatures encore soumises aux illusions égocentriques, et aux souffrances qui en découlent. Toutefois, ne confondez pas cette attitude avec celle d'une sorte d'« altruisme » sentimental, au sens social du terme. En effet, il suffit d'un moment de réflexion pour comprendre que celui qui est affranchi de la notion fausse du « Je » permanent, en tant qu'expérience individuelle est, au même moment, libéré automatiquement de la notion corrélatrice de l'« Autre » (25).

Pour qui refuse l'idée de Jésus, Rédempteur d'un péché jugé imaginaire, l'Enfant pourra être un « boddhisatwa » — idée de sacrifice — un prophète — idée de témoignage de Dieu — un missionné — envoyé de Dieu — et prendra ainsi sa place inestimable dans la lignée des manifestations du principe absolu. Il est à peine utile que je précise combien cette notion est loin de celle du catholicisme. Elle rappelle seulement que toutes les traditions ont évoqué les mêmes problèmes, en apportant des solutions différentes, selon leur génie propre.

J'ai dit que l'on retrouvait la notion de Boddhisatwa dans la tradition maçonnique.

Le « boddhisatwa », nous venons de le voir, est celui qui, ayant terminé sa « réalisation ascendante » peut légitimement « aspirer au repos ». Il en est digne. Mais, s'il accepte de revenir enseigner ses frères en humanité, il passe dans le domaine de la « réalisation descendante ». Il va donner ce

(25) Marco Pallis. « Peaks and Lamas », p. 303. Edition française : « Cimes et Lamas », p. 300. (Albin Michel, édit. 1955).

qu'il a acquis. Sans se perdre lui-même il va se répandre sur les autres. Le triangle ascendant — triangle du feu des aspirations spirituelles — se transforme en triangle descendant — triangle de l'eau des fécondations et des bénédictions. Or, si nous considérons le symbolisme des différents grades de la Franc-Maçonnerie, nous voyons que jusqu'au 30° inclus — Kadosch — le triangle du grade est un triangle de feu, pointe vers le haut. Par contre, pour les 31°, 32° et 33° degrés, le triangle a — ou devrait avoir, s'il était correctement dessiné — la pointe en bas.

Cela signifie simplement que l'enseignement Maçonnique est complet avec le 30° degré — (développement du 3°). En principe, un Maçon pourvu du 30° degré a acquis toute la sagesse traditionnelle incluse dans la Franc-Maçonnerie. Les trois derniers grades sont des grades d'enseignement. Le Maçon qui les possède a accepté de revenir enseigner ses Frères, au lieu de se reposer dans la quiétude d'une retraite méditative bien méritée. Je précise : « en principe », car, de même qu'en toute œuvre humaine, la réalité est trop souvent assez différente du Principe. En définitive, en examinant la nativité de différents points de vue assez particuliers, nous voyons que toutes les opinions peuvent se concilier en une forme traditionnellement acceptable par tous, quels que soient les sentiments personnels de chacun.

Noël est un point de jonction, une charnière, entre le Principe et la Manifestation. Jésus est réellement un « médiateur ». D'où l'impossibilité pour un catholique, d'aller au Père autrement que par Lui. Le chant des anges de la nuit de Noël...

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux »... prépare la parole encore à venir, qui de l'enfant nouveau-né fera « la Vérité, la Voie et la Vie ».

*
* *

Après la Nativité, l'Eglise célèbre l'Epiphanie. Ce terme — qui, étymologiquement, signifie « apparition » — se rapporte à la visite que des mages, venus d'Orient, font à l'enfant. Guidés par une étoile flamboyante...

« Ils entrèrent dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils lui rendirent hommage. Ensuite, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe... » (26).

Ces Mages représentent les nations de la terre, les races alors connues. Ils représentent aussi l'hommage des puissants et des sages, alors que les bergers — servis chronologiquement les premiers — représentaient les humbles et les déshérités.

Pour comprendre cet épisode de la nativité, il faut se représenter ce qu'est l'Enfant, et ce que sont les Mages.

« ...La vierge sera enceinte, elle mettra un fils au monde, et on lui donnera le nom d'Emmanuel... » (27).

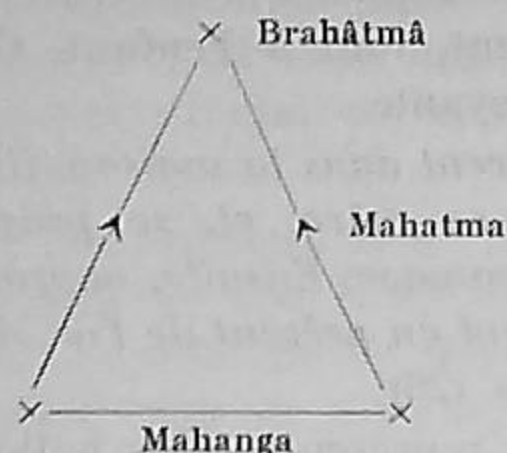
Emmanuel, c'est-à-dire « Dieu est avec nous », mais aussi « Dieu est en nous ». Ce nom nous rappelle le symbolisme du Rose+Croix, 18° grade Maçonnique... Dieu est en nous... afin qu'y règne la « paix profonde ». Ce « dieu en nous », cette « étoile

(26) Mat. 2, 11.

(27) Isaïe, 7.14. Mat. 1.23.

flamboyante », nous les trouvons entre l'Equerre et le Compas, où ils caractérisent un rôle « médiateur » d'illuminé.

Devant Jésus médiateur, viennent s'incliner les « initiés » unissant en eux les pouvoirs sacerdotal et royal. En eux la pyramide sociale est complète, comme nous le rappellerait, s'il en était besoin, la tradition hindoue...



Nous pouvons donc dresser le tableau ci-dessous, qui synthétise tout le symbolisme de l'Epiphanie.

Pouvoir	Don	Salutation	Monde
Mahanga	Or	Roi	Social
Mahatma	Encens	Prêtre	Religieux
Brahâtmâ	Myrrhe	Prophète	Spirituel

Ainsi se justifie l'aspect catholique de l'Epiphanie tel que nous le présentent les textes chrétiens :

*Par l'or, Jésus est reconnu roi,
Par la myrrhe, il est honoré comme homme,
Par l'encens, il est honoré comme Dieu...*

(Prose de l'Epiphanie).

Aux rites de l'Epiphanie, a toujours été associée la fève ? Il s'agit là d'un rite magique extrêmement ancien. La fève, depuis des temps dont il est impossible de retrouver l'origine, est un fruit à caractère sacré.

Pythagore la croit animée et en interdit la consommation.

La légende nous conte que, poursuivi par des assassins, il fut massacré parce qu'il avait refusé de traverser un champ de fèves qui lui aurait permis de leur échapper. Je rappellerai, pour mémoire, que les Templiers interdisaient à leurs chevaliers la consommation des fèves. Mais, je vous signalerai avec plus de précision une très ancienne coutume...

« ...Durant la nuit des Lemuralia — (28) — le père de famille devait faire le tour de sa maison afin de tenir les mânes à distance. Il s'emplissait la bouche de fèves noires qu'il crachait en disant : « Je me rachète, moi et les miens ». Il répétait neuf fois le rite et la formule, frappait un bassin de métal et déclarait alors : « Sortez, mânes paternels... » (29).

Et, de tous temps, les suffrages, ce qui distinguait le premier parmi les membres de l'assemblée, étaient formulés par des fèves. Nous comprenons alors que l'élection d'un roi factice est devenue un « rite de substitution », évoquant l'avènement du roi entre les rois...

(28) Lemuralia. Fête des « lémures », des morts.

(29) Hauteceur. « Mystique et Architecture », p. 35.

Pour terminer l'étude du cycle de l'Incarnation, il nous reste à examiner les rites de la Chandeleur, qui sont célébrés, en principe, le 2 Février.

Le terme moderne « chandeleur » a fait sa première apparition dans notre vocabulaire au XII^e siècle. Il vient du bas-latin « candelorum », dérivé lui-même du latin relevé « festa candellarum », la « fête des chandelles ».

La Chandeleur représente le point terminal des rites de l'Incarnation.

40 jours après l'accouchement, Marie se soumet aux coutumes ancestrales, et vient présenter l'enfant au temple...

« ...Quant furent achevés les jours que la loi de Moïse consacre à la purification, on porta l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur... »

C'est ici que se place l'épisode de Siméon, vieillard aveugle, qui depuis de nombreuses années, vient chaque jour attendre sur les marches du Temple, parce qu'il lui a été révélé qu'il ne mourrait pas avant d'avoir « vu » le Sauveur...

Marie arrive, tenant Jésus dans ses bras, et le saint vieillard Siméon s'écrie :

« ...Maintenant, ô mon maître, tu laisses ton serviteur s'en aller en paix, suivant la parole...

Car mes yeux ont vu ton salut ; salut que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière qui se révélera aux nations, et gloire de ton peuple d'Israël... » (Luc. 11. 22ss.).

Lors de la commémoration de cet événement, à l'église, on chante le cantique « Nunc dimittis »... (« Maintenant, seigneur... etc...) et chacune des personnes présentes reçoit un cierge. Puis, pendant

qu'une procession se déroule autour du temple, les assistants lancent vers le ciel un hymne à Marie... « *porte des cieux, qui a conçu le Roi de Gloire, de la nouvelle lumière...* » A la messe, tous élèvent leurs cierges, pendant la lecture de l'Evangile et à l'élévation...

Pour comprendre la signification de ces rites, il faut, une fois de plus, se reporter aux enseignements du folklore, auquel le Christianisme naissant — bientôt triomphant — les a empruntés.

De tous temps, la « clef des songes » a enseigné aux hommes que la vision, au cours d'un rêve, d'un cierge allumé était bénéfique. C'est l'indication d'un sort propice. Pour un malade, c'est la convalescence ; pour un célibataire, c'est un mariage heureux ; pour tous, c'est la réalisation des désirs.

Par contre, une chandelle éteinte ou peu brillante, c'est tristesse, maladie, pauvreté.

Une ancienne fête celtique du 1^{er} Février commémorait ce jour-là l'exorcisme de l'air, considéré comme séjour des démons, de l'orage, de la foudre, de la grêle. Selon la politique — au sens le plus profane — du christianisme, on lui a substitué la Chandeleur. Au début de la nouvelle religion, — et je ne pense pas que la coutume en soit entièrement passée — les fidèles allumaient des bougies à l'Eglise, et les remportaient chez eux, où elles les préserveraient du tonnerre, de la tempête, de l'orage.

Enfin, je ne puis manquer de signaler la coutume des processions *enveloppantes* (30) avec cierges

(30) Les processions « enveloppantes » sont celles qui, partant d'un point donné y reviennent, après avoir encerclé une étendue de terrain — ville, propriété publique ou privée, etc... — qu'elles ont ainsi sanctifiée ou purifiée.

allumés du jour de la Chandeleur, qui ont pour objet de répandre dans tout le pays parcouru la vertu fertilisante et purifiante de la flamme solaire, descendue du ciel...

La liturgie catholique s'est emparée de ce symbolisme immémorial. Partant de l'idée générale exprimée par le saint vieillard Siméon, Saint Cyrille d'Alexandrie s'écriera :

« Fêtez brillamment, avec des lampes brillantes, le mystère de ce jour... »

Ce à quoi le pseudo-Cyrille ajoutera...

« ...Offrons ces cierges à la lumière brillante qu'est le Christ... »

Nous ne pouvons alors nous empêcher de nous souvenir de ce qu'une fête des lampes ardentes existait déjà dans l'Égypte ancienne, lorsqu'il s'agissait de permettre à Isis de retrouver les restes d'Osiris...

Nous admirerons une fois de plus comment le Christianisme a su se substituer aux anciennes initiations. La liturgie catholique comprend quatre cycles :

le cycle de Jésus,

le cycle de Marie,

le cycle des Anges,

le cycle des Saints...

Avec la Chandeleur, nous arrivons à la fin de la période de Noël. C'est le passage de l'Incarnation — de la « caverne » initiatique — à la Révélation lumineuse que sera le cycle Pascal...

Passage marqué par un bouleversement cosmologique total. Les rites de l'Incarnation sont gouvernés par le calendrier solaire, et tombent à

dates fixes. Par contre, les rites de la Passion et de la Résurrection qui leur feront suite, seront des rites *lunaires*, et leurs dates seront mobiles. Ils dépendront tous de Pâques, célébré le Dimanche qui suit la pleine lune d'après l'équinoxe de Printemps...

∴

Le cycle de l'Incarnation, si nous l'étudions du point de vue de la tradition générale, marque le passage des ténèbres à la Lumière...

Sortis du Cabinet de Réflexion, nous arrivons à la porte du Temple, dans lequel nous allons subir les épreuves rituelles...

De même, la Vierge-Mère, pure dans le principe, se soumet à la Loi.

Toute génération est un enrobage de l'esprit dans la matière, ce que l'on a — improprement à mon sens — appelé une chute. Mais, lors de la présentation au Temple, la Lumière brille dans les Ténèbres, les épreuves dissiperont les Ténèbres et permettront à la Lumière de resplendir. Nous retrouvons là le thème classique des légendes et des contes...

Sur le plan Maçonnique, nous retrouvons le symbolisme liturgique des lumières.

Dans le Temple encore obscurci par les Ténèbres, seul brille le flambeau du Vénérable. Peu à peu, à l'appel de celui-ci, les Surveillants, les Officiers allument leurs « lumières ». C'est ainsi que dans le Temple obscur — le chaos primitif — la Lumière va faire régner l'Ordre. (*« Fiat lux »*).

∴

Pour nous résumer, la Vierge est la « *materia prima* ». Elle porte en elle la Lumière, mais cette Lumière n'est pas encore dévoilée. Les cérémonies de la Purification — de l'Initiation — en brisant les écorces des quatre éléments, permettront à la Lumière de paraître et de resplendir sur le monde...

Ainsi sera justifiée la vieille devise Maçonnique, par quoi se manifeste la concordance générale des traditions, dans le temps et dans l'espace...

« *...Post tenebras Lux...* »

MARIUS LEPAGE.

Une machine à prière...

Après les statues lumineuses, les lampions électriques, les poupées qui prient, nous avons maintenant les machines à prière. S'inspirant sans doute des moulins à prière que les Thibétains font tourner depuis des siècles, des manufacturiers américains nous apportent le dernier né de leur génie inventif. On a posté cette machine à prière à un endroit stratégique : au Terminus de l'Est, angle Demontigny et Berri. Son fonctionnement est simple : le dévot met une pièce de dix cents puis une d'un cent dans une fente. La pièce de dix cents disparaît, mais notre dévot peut voir sa pièce d'un cent s'avancer jusqu'à une espèce de marteau, et en ressortir quelques secondes plus tard, aplatie, perforée, allongée en ovale et portant le « Notre Père » gravé en anglais ! Les Canadiens français se sentiront peut-être frustrés que cette machine ne grave qu'en anglais ! Qu'ils ne poussent pas les hauts cris trop vite ! Si le petit commerce est bon, les manufacturiers inventeront sûrement une machine à prière bilingue et à ce moment-là, son succès sera plus qu'assuré.

Par suite d'une erreur matérielle, la couverture de notre dernier numéro — Novembre/Décembre — porte la numérotation 2/320, au lieu de 2/330. Nos lecteurs voudront bien excuser ce lapsus, qu'ils auront sans doute, selon l'usage, « rectifié d'eux-mêmes ».

LA DIRECTION.



Notes sur le Compagnonnage



Le Compagnonnage comporte en France trois rites réguliers :

les Compagnons du Devoir de Liberté, enfants de Salomon,
les Compagnons du Devoir, enfants de Maître Jacques,

les Compagnons du Devoir, enfants de Soubise.

Dans le premier Rite, les Compagnons s'appellent entre eux « Coteries », dans les deux autres Rites : « Pays ».

Dans le premier Rite, ils possèdent tous un pseudonyme, composé du nom de leur ville ou province, accompagné d'une qualité :

L'Albigeois, va de Bon Cœur,
Périgord, l'Ami des Filles,
Bourguignon, Bon Drille.

Dans les deux autres Rites, le prénom du Compagnon est suivi de la désignation de sa ville ou de sa province :

Charles, le Rochelais,
François, l'Angoumois,
Henri, le Saintongeais.

Notons aussi l'Union Compagnonnique. Celle-ci fut fondée par des Compagnons boulangers, « rênégats » d'Orléans. Ceux-ci avaient été reçus à tort par des Compagnons du Devoir. Cette société profane n'a rien de véritablement Compagnonnique. On y reçoit aussi bien des coiffeurs que des balayeurs, des avocats ou des comptables, voire même des épiciers.

Une très vieille chanson Compagnonnique, d'ailleurs entachée d'erreurs, situe ainsi l'origine des Trois Rites :

Quand Salomon, Maître Jacques et Soubise,
Au temps jadis construisirent au seigneur,
En Palestine un immense édifice,
Où tout brillait de gloire et de splendeur,
Ces grands travaux acquirent à nos Maîtres
Dans l'Univers un éternel renom.
Le Sanctuaire en ce temps là vit naître
L'Ordre sacré des nobles Compagnons (bis).

Si une assemblée de Francs-Maçons forme une Loge, c'est une Cayenne pour le Devoir de Liberté, et une Chambre pour les Compagnons du Devoir. Dans ce dernier Rite, la ville où est constituée la Chambre porte le nom d'une ville de Palestine. Bordeaux est Chambre de Bethléem, La Rochelle Chambre de Nazareth.

Les Compagnons du Devoir de Liberté sont certainement les plus anciens. Ils revendiquent l'honneur d'avoir été constitués sur le parvis même du Temple.

Les Compagnons du Devoir sont moins anciens. Le Maître Jacques auquel ils se réfèrent, et qui est leur « protecteur », n'est autre que J.-B. Molay,

le Grand-Maître du Temple, martyr. Voici quelques lignes d'un couplet Compagnonnique sur ce sujet :

Ordre éclipsé de la Chevalerie,
Vous qui portiez la lance et la croix,
De vos clameurs la terre était remplie,
Vous protégez les Grands-Maîtres du bois.

Le troisième Rite a été constitué par un moine bénédictin, Soubise, lors de la construction de la Cathédrale de Strasbourg.

Dans le premier Rite, on trouve surtout des charpentiers de haute futaie, des tailleurs de pierre, quelques maréchaux-ferrants.

Dans le second, surtout des menuisiers (appelés jadis charpentiers de petite futaie), quelques tailleurs de pierre, des forgerons-serruriers, des maréchaux-ferrants, des « vitriers » (fabricants de vitraux), enfin des stucateurs.

Dans le troisième, uniquement des charpentiers de haute futaie.

En ce qui concerne l'Union Compagnonnique, ce sont les « gavots », ou « mauvais chiens », tels que les désignait ce vieux refrain :

Y a pas de gavots chez nous, la Mère,
Y a pas de gavots chez nous, du tout.

Délaissant deux des trois rites, je ne veux parler que du mien, « Compagnon Menuisier du Devoir » (C.:M.:D.:D.:). Enfant de Maître Jacques. Tout en respectant, naturellement, la Loi du Silence.

..

Il existe trois *distinctions*, et non pas trois *grades*.
Compagnon, appelé aujourd'hui « ouvrier
troisième échelon ».

Compagnon fini, appelé « ouvrier qualifié ».
Maître, ou « ouvrier hautement qualifié ».

L'aspirant est adhérent à la Société, mais ne prend part à aucune réunion, et n'a même pas le droit de prendre ses repas à la table des Compagnons. Il est seulement porteur d'une carte dont le centre est décoré de deux colonnes. Leur base repose sur un socle d'une seule marche, et le sommet supporte un fronton *cintré* entre les deux Colonnes. En haut, les lettres A.:M.:D.:D.:, en dessous, l'équerre et le compas. De chaque côté, le soleil et la lune. En dessous, le nom de l'aspirant et sa ville. A l'avvers de la carte, des cases, où sont portées les dates de paiement des cotisations, chose très sérieuse dans le Compagnonnage.

Dans les fêtes, il porte à la boutonnière *gauche*, et pendant sur le côté, trois rubans blancs, appelés « flots », longs d'un pied (0,33 cms), large de 0,03. A la main droite, il tient une canne, plus courte que celle des Compagnons, sans plaque sur le pommeau et surtout sans houppe.

Une place lui est pourtant réservée dans une de nos chansons :

Et vous, gavots infâmes qui n'avez pas
[l'honneur
De faire le Tour de France en portant les
[couleurs,
Ni même le plaisir, ni même le savoir
D'être Aspirants dans l'âme, Compagnons du
[Devoir...

Le Compagnon, lui, porte à la boutonnière *droite* un ruban appelé « couleur ». Ce ruban est blanc avec liséré rouge de chaque côté. Il est long de trois pieds (0,99), large de 0,09. Le Compagnon fini

porte le ruban rouge, aux lisérés blancs, et le Maître un ruban bleu. Ces deux derniers sont portés de la même façon que le premier, et possèdent les mêmes dimensions. Ces trois rubans sont damassés. On y remarque en particulier la façade d'un Temple, avec une étoile dans le fronton. De chaque côté, une colonne, surmontée d'une étoile. Un cercueil, les outils du métier. Depuis le début du XX^e siècle, certains prétentieux ont créé un *grade* de *Capitaine*, détenu en France par sept Maîtres. Ils sont porteurs d'un cordon vert, placé comme le cordon de Maître dans la Franc-Maçonnerie. Ce cordon mesure 0,15 de large. (3+5+7). Il se termine par une houppe en fil doré, et, sur la poitrine, l'équerre et le compas sont brodés en fil d'or.

Les Compagnons, quels qu'ils soient, portent une canne, longue de 1 m. 20 (1). Sur le pommeau, un cachet en ivoire, qui, pendant la marche, est dissimulé par le pouce. Sur la circonférence de ce cachet, sont gravés en initiales seulement et d'une façon particulière, les nom et date de naissance du Compagnon, les lieu et date de sa réception.

En centre, l'équerre et le compas. La canne est ferrée sur la moitié de sa longueur. Elle est ornée d'un cordon se terminant par deux pompons formant houppe.

(1) La longueur des cannes n'a pas toujours été ainsi fixée. Je possède des cannes anciennes dont les longueurs sont très différentes. Le vieux Compagnon qui, jadis, me les donna, m'expliqua — et me démontra sur sa propre personne — que la longueur des cannes était fonction de la taille de son possesseur. Elle était calculée de telle façon que, la pointe de la canne étant mise à terre, le pommeau s'incrétait exactement dans l'aisselle du Compagnon. (N.D.L.D.).

Il était bien rare, autrefois, de trouver un atelier sans compagnons-passant. Ils avaient l'habitude, surtout lorsqu'ils étaient seuls, de s'envelopper dans un silence mystérieux. Ou, si plusieurs étaient réunis, ils se parlaient en termes qui échappaient à l'entourage. Bref, ils adoptaient des attitudes particulières laissant entendre qu'ils étaient possesseurs de ces secrets qui ont toujours attiré les hommes, et davantage encore les enfants.

L'apprenti était plein d'un respect admiratif pour le Compagnon du Tour de France. Il *aspirait* rapidement à le devenir à son tour. Une fois son apprentissage terminé, il présentait sa demande. Si celle-ci était agréée, tout en restant à l'écart, il devenait de la famille. Souvent, le soir — et obligatoirement tous les Dimanches, — les Compagnons lui donnaient des leçons de dessin et de coupe. Là seulement peut-on trouver le côté initiatique du Compagnonnage, qui, avant tout, est pratique et opératif. Il ne faut pas oublier qu'à ces époques, les Compagnons gardaient jalousement des secrets de tracés remontant à des millénaires, et qu'ils se transmettaient de génération en génération...

Lorsque l'aspirant atteint dix-huit ans, et qu'il se considère en état pour se présenter, il fait sa demande. Si celle-ci est acceptée, on lui confie l'exécution d'un travail. C'est, généralement, un panneau de menuiserie de forme bizarre — (triangle, trapèze, etc...) — compliqué par de multiples difficultés techniques. Il est toujours en bois précieux. Il devra exécuter son travail en suivant le tracé grandeur nature qu'il en aura dessiné. Quand son chef-d'œuvre est terminé — car c'est déjà un chef-d'œuvre — il est remis aux

Compagnons, complètement démonté, enfoui dans un sac. On y joint l'épure et la carte de l'aspirant. Si son travail est accepté, il sera reçu à une date fixe qui, pour les menuisiers, est ou la Sainte Anne — notre patronne — ou la Toussaint, ou Noël.

Là commence la *réception*, qui est une épreuve *physique*, et non une épreuve *initiatique*.

Sur invitation des Compagnons, l'aspirant se rend chez la Mère. En général un Samedi, vers les huit ou neuf heures du soir, et en vêtements de travail.

Il y voit les Compagnons attablés. Quant à lui, il se place timidement dans un coin, et attend sans mot dire. Vers les dix ou onze heures, quand les rues commencent à devenir moins passantes, les Compagnons entraînent le malheureux aspirant hors de la ville, ou dans des quartiers peu fréquentés et sombres. Il est demandé à l'aspirant, une dernière fois, s'il est toujours décidé à entrer dans la corporation. Sur réponse affirmative, ses yeux sont voilés, deux Compagnons le prennent par les bras, en lui disant : « *Viens, petit, on va traverser la Provence* ». Alors, jusqu'à trois et même quatre heures du matin, à travers champs, prés et labours, au travers des haies, par dessus les barrières, sautant les fossés, trouvant à chaque pas un obstacle sous les pieds, une promenade harassante lui est imposée. (Encore, ne nous plaignons pas. Dans le Rite de Salomon, cette promenade est assortie de coups). Enfin, au petit jour, le malheureux, fourbu, trempé, est ramené vers le local Compagnonnique — en général dans la cave, chez la Mère, ou dans l'atelier d'un Compagnon — où il recevra l'ultime consécration. Arrivé au local, on y est accueilli par un tintamarre invraisemblable,

coups de maillets ou de marteaux. Les épreuves recommencent, par exemple, marcher sur des tronçons de manches à balai posés sur le sol. Il faut monter au haut de l'*Echelle de Jacob*. Monter est relativement facile, mais descendre est beaucoup plus ardu. Enfin, l'aspirant ne faiblissant pas, on considère que son caractère est ferme, et que ses épreuves sont terminées. Le silence revient, et avec lui la tranquillité.

Tout à coup, une voix grave demande : « Que venez-vous faire ici, qui vous a permis de troubler mon repos ? ». Le guide répond : « C'est un honnête Aspirant, qui demande à être reçu Compagnon ». « Qui lui a donné pareille audace ? ». « Son travail ! ». Suit un exposé sur le Compagnonnage, sans oublier les secrets et les mystères, car les Compagnons sont extrêmement mystiques.

A ce moment de la cérémonie, on rend à l'Aspirant la lumière. Ce terme s'entend d'une façon tout à fait matérielle. L'aspirant se trouve devant une longue table, au bout de laquelle se tient le Président, ayant à sa droite le « Premier en Ville », à sa gauche le « rôleur ». A l'autre bout de la table, devant l'aspirant, un autel sur lequel est disposé un crucifix, reposant sur une base triangulaire de trois marches. Devant le crucifix est placé le Grand Registre, sur lequel sont inscrits les noms des Compagnons qui ont été reçus, ou qui ont passé dans la ville, ainsi que leur situation à l'égard de la caisse trésorière. (Celui de La Rochelle remonte à 1758).

Pendant toute la réunion, les Compagnons demeurent debout et décoiffés, sauf celui qui est placé devant la porte d'entrée, qui reste assis et couvert, et qui veille sur la sécurité de l'assemblée.

L'aspirant prête serment sur le Christ, puis le Président lui accorde l'accolade, par un triple baiser *sur la bouche* (1).

Alors, commence une cérémonie ressemblant à la Cène des Chapitres Maçonniques. On apporte au Président un sac de toile blanche qui contient, coupés en petits morceaux, du pain, du gruyère, du saucisson sec. Le sac fait le tour de l'assistance, chacun y puisant à son tour. Puis, on apporte le vin, obligatoirement toujours *rouge*. Il n'y a que deux verres pour tous. On les utilise à tour de rôle, avec une certaine façon de croiser les bras, de placer les pieds et le genou qui rappelle d'une façon troublante l'attitude rituelle des Chevaliers Kadosch. A ce moment, on enseigne au jeune Compagnon « la Guillebrette », qui n'est autre qu'une marche particulière et presque acrobatique, que l'on pratique pour entrer en réunion, ou lorsque deux Compagnons se rencontrent pour boire. Il est maintenant sept ou huit heures du matin. Le jeune Compagnon est-il en droit de songer aux délices d'un bon lit ? Pas encore ! Accompagné d'un ou deux Compagnons, nouvelle promenade dans la nature. Là, d'une façon on ne peut plus fraternelle, on donne au « nouveau » toutes les « *reconnaisances* » : attouchement (identique à celui des Francs-Maçons), topage (tuilage)... Il n'y a pas de signe. Le mot est le même que celui des Apprentis-Maçons. Enfin, on lui enseigne quelques précisions historiques sur le Compagnonnage.

Ceci fait, l'ancien, prenant son jeune pays par

(1) Est-il besoin de souligner aux érudits lecteurs du « Symbolisme » la curieuse similitude qui existe entre ce rite et celui de la transmission de la « baraka » en Islam. (Cf. « Le Symbolisme », 1949/50, p. 203). N.D.L.D.

les épaules lui dit : « Quelle heure est-il, mon pays ? ». Dix fois sur dix, il lui est répondu : « Je n'ai pas l'heure », ou, si le récipiendaire possède une montre, il la sort de sa poche pour regarder ses indications. Alors, l'ancien lui dit : « Il est midi, c'est l'heure du repos ». Suit l'accolade, toujours sur la bouche. C'est terminé ! Il reste à se rendre chez la Mère, ou attendent les autres Compagnons, et l'on prend part au banquet, assis à côté du Président. Nul n'a le droit de boire sans l'ordre du Président, qui dit :

« Je bois à la santé de ces honnêtes Compagnons, de ceux qui l'ont été ou qui le seront ». Les assistants répondent en chœur : « Merci, mon pays ! ». Ceci est assez amusant, car si le Président est un franc buveur, on a souvent le verre à la main, tandis que dans le cas contraire, il faut attendre.

Chaque Compagnon chante sa chanson, toujours la même, sur le Tour de France. (Autre façon d'être connu, car, de ville en ville, on sait que tel ou tel Compagnon a l'habitude de chanter telle ou telle chanson).

Le passage de Compagnon à Compagnon-fini comporte une petite cérémonie, au cours de laquelle on prend connaissance de nouveaux secrets, en particulier la signification des chiffres 3 - 5 - 7, ainsi que de la lettre « B », (J et B étant, pour les Compagnons, les deux aides d'Hiram dans la construction du Temple), les dimensions du tombeau de Maître Jacques. (3, 5 et 7 pieds).

Vient la Maîtrise, où l'on revit la mort d'Hiram. Je dis bien « revivre », car, pour nous, il n'y a pas légende, mais certitude, et lorsque l'impétrant se présente aux différentes portes pour fuir, les

mauvais Compagnons ne limitent pas leurs coups à un banal simulacre... Et, Jubelo, Jubela, Jubelum ne sont pas des personnages imaginaires...

..

Disons quelques mots sur la conduite à tenir lorsqu'on arrive dans une ville nouvelle.

Le Compagnon qui se présente chez la Mère se renseigne sur l'adresse du « Premier en Ville ». Il s'y rend et dépose sa canne, puis se retire. En venant prendre son repas, le « Premier en Ville », en lisant les inscriptions du pommeau de la canne, connaît l'identité du visiteur. Pour plus de sûreté, il le « topera » lors de leur première entrevue. Après cette formalité, le visiteur sera présenté à la Mère, qui l'embrasse, et à tous les Compagnons. On essaie toujours d'arriver pour le repas du soir. Ceci évite aux Compagnons de perdre une demi-journée de travail, car l'arrivée d'un nouveau est toujours largement fêtée.

Il y a toujours, sur la table des Compagnons, un tronc. Celui-ci présente la forme d'une *pierre cubique à pointe*, la fente se trouvant sur un des côtés de la pyramide. L'ouverture de cette tirelire est secrète, et les « Premiers en Ville » s'en transmettent le secret. On y dépose les amendes infligées, notamment pour arrivée tardive, mauvaise tenue à table, grossièreté, etc... En 1928, l'amende variait de 5 à 25 centimes...

..

Le Compagnonnage, indéniablement, meurt lentement. Je pense qu'il a été détruit par le

développement du syndicalisme, surtout lorsque celui-ci a supprimé la vieille devise Compagnonnique : « A travail égal, salaire égal », à laquelle il a substitué : « A estomac égal, salaire égal ! ».

Ce n'est point ainsi que l'entendaient les vieux Compagnons, si jaloux de leurs traditions de métier... La légende — ou l'histoire, peut-être — veut que Louis XVI, dont les talents de serrurier sont connus, désira être reçu Compagnon sans subir les épreuves traditionnelles. Une chanson Compagnonnique, écrite avant 1789, rappelle cette anecdote :

Le Roi :

Ah, dis-moi donc, toi qui portes la canne,
Depuis longtemps j'entends vanter ton nom
Et ces couleurs qu'à ton sein tu pavannes.
Je veux enfin connaître les Compagnons,
Je veux connaître, tes secrets, tes mystères,
Dans un instant je prétends tout savoir.

Le Compagnon :

Vous resterez toujours dans l'ignorance)
Car nous gardons le secret du devoir.) bis

Dans le deuxième couplet, le Roi offre une fortune, et même sa couronne. Voici le troisième couplet :

Si tu persistes, telle est ma puissance,
Je te ferai monter sur l'échafaud.
Tu ne verras plus le beau ciel de France,
Tu périras sous les coups du bourreau,
Ou bien, le corps chargé de lourdes chaînes,
Tu périras au fond d'un cachot noir.
Vous pouvez tout, je souffrirai sans crainte)
Pour conserver le secret du devoir.) bis

Mais, les Compagnons ne dédaignent pas des refrains moins lugubres, comme en fait foi le couplet d'une de nos chansons :

Et vous, jeunes fillettes, qui n'avez pas d'amant,
Faites la connaissance d'un Compagnon-
[passant.

Il vous sera fidèle, il vous fera la cour,
Il vous rendra heureuse, la nuit comme le jour.
Vivent les Bordelaises, c'est le refrain de mes
[amours,

Beau ciel de la Gironde, je reviendrai un jour.

CHARLES PENEAUD, dit « Charles le Rochelais »
C.:M.:D.:D.:



L'ORDRE ET LES OBÉDIENCES

(Histoire et doctrine de la Franc-Maçonnerie)
(Suite)

Soyons sérieux ! Une seule affirmation historiquement et traditionnellement possible : personne n'a jamais vu un landmark, parce que, en réalité, un landmark n'est qu'un mythe forgé par un poète... Gould lui-même, appuyé sur toute sa grande connaissance historique de la Franc-Maçonnerie — était de cet avis :

« ... (En ce qui concerne les landmarks), personne ne sait, ce qu'ils contiennent ou ce qu'ils excluent. Ils ne se rapportent à aucune autorité humaine, parce que tout est landmark pour l'interlocuteur qui veut vous réduire au silence, mais rien n'est landmark de ce qui lui barre le chemin... ».

(Cité par « *The Masonic World* », organe officiel de la Grande Loge de Missouri. Edition 1955).

FORMES RITUELLES

Si la Maçonnerie est réellement une initiation traditionnelle, c'est dans ses rituels que l'on trouvera l'expression valable de cette tradition, ainsi que les modes de transmission assurant la filiation initiatique ininterrompue.

Bien que ce point soit vraisemblablement le plus important de tous, c'est celui — nos lecteurs me comprendront — sur lequel je veux le moins insister, au cours d'un exposé d'ordre surtout historique. Depuis longtemps, je rêve de cette étude com-

parative qu'il faudra bien faire un jour, entre les rituels anglais et les rituels français. Nulle part ne s'est avérée aussi grande la différence qui existe entre les deux peuples. En dépit de l'apport des « Antients », les Anglais ne connaissent ni le Cabinet de Réflexion, ni les épreuves par les éléments, ni le Calice d'Amertume, ni, surtout, la consécration par l'Épée et le Maillet. Par contre, ils ont conservé des rites et des symboles complètement disparus en France — où ils ne semblent d'ailleurs avoir jamais été employés : blé, huile, escalier en colimaçon, etc...

Le rituel français, nettement, a subi les influences Templières, hermétiques, rosicruciennes. Il est infiniment plus riche — du point de vue spirituel — que les rituels anglo-saxons.

C'est comme si, d'un tronc commun, à un moment donné deux branches s'étaient séparées, après l'apport de greffes différentes.

En étudiant de près les différents rituels, on voit quelle richesse de pensée initiatique pourrait être dégagée, puis mise en œuvre, si les branches divergentes pouvaient être à nouveau réunies... Nous n'en prenons pas le chemin !

Pour terminer ce chapitre, je ne puis que constater la vanité des affirmations dogmatiques et des exclusives d'une soi-disant « régularité », aussi sourcilleuse qu'opportuniste.

Il n'y a rien de valable, en Maçonnerie, que le symbolisme du métier de « constructeur » — sur tous les plans — et ses racines métaphysiques accessibles à celui qui veut sincèrement « vivre » son initiation.

Tout le reste n'est que mirages, œuvre des hommes, fausse initiation !

Mais, l'Ordre est pitoyable, et ceux-là lui sont aussi chers qui sont encore dans les ténèbres.

L'Ordre, sans doute, mais les Obédiences ?

M'avez-vous donc si mal compris, que vous confondiez encore l'Ordre et les Obédiences ?

CHAPITRE VIII

EVOLUTION DE LA DOCTRINE

Dès l'implantation de la Maçonnerie en France, il s'avère que des divergences profondes vont s'élever entre la Grande Loge d'Angleterre et l'Obédience française.

Nous avons vu que, très rapidement, celle-ci a rejeté l'emprise anglaise, afin d'acquérir son autonomie non seulement physique, mais aussi spirituelle.

Jusqu'à la rupture de 1877, des relations aussi courantes que le permettront les événements politiques internationaux, donneront l'occasion aux deux corps Maçonniques d'échanger, de temps à autre, des propos courtois. Oh, ce n'est pas d'une chaleur excessive, mais enfin, on se tolère, et, à l'occasion, on se congratule.

Pourtant, rien n'est plus opposé aux Français du milieu du 18^e siècle que les Anglais de la même époque. Déjà, on sent, en Angleterre, la réaction contre l'esprit de tolérance que manifestent Anderson et Desaguliers. Les « Constitutions » sont à nouveau modifiées, accueillant un principe non seulement

chrétien, mais à vrai dire anglican, qu'avaient rejeté les fondateurs de la Maçonnerie spéculative.

L'Angleterre profane prend conscience de sa force, à la fois dans le domaine intérieur et dans le domaine extérieur. Cette assurance, qui conduira à Waterloo et à la grandeur britannique du 19^e siècle, se reflète dans le corps Maçonnique.

Pendant ce temps, c'est, en France, à la fois le règne des libertins et philosophes, et celui des mystiques et illuminés. Je ne reviendrai pas sur ce tableau que j'ai déjà esquissé, et qu'a très bien tracé, en grandes lignes de force, M. Roger Priouret, dans la « Maçonnerie sous les Lys ». Il est complètement erroné de prétendre — comme l'ont fait tant d'historiens profanes, et, hélas, Maçons — que la Maçonnerie du 18^e siècle a préparé la Révolution, qu'elle a fourni les cadres et donné les mots d'ordre. Rien, aucune phrase, aucun texte, ne permet d'avancer une telle hypothèse.

Par contre, ce qui est exact, c'est que les idées nouvelles, comme on dit vulgairement « étaient dans l'air », et trouvaient dans les Loges un terrain propice où elles pouvaient fructifier rapidement.

A partir de la fondation du Grand Orient, avec son administration très bien dirigée et très centralisée, on dispose d'une documentation qui manque à peu près complètement pour les années antérieures. Or, en ce qui concerne l'attitude du Franc-Maçon à l'égard des puissances du royaume — notamment du Prince — on relève presque toujours des nuances qui donnent à réfléchir sur les sentiments des Frères. Certes, on respecte encore le Roi — ou, pour parler plus exactement le langage de la Loge : « les rois ». L'obéissance au pouvoir royal

n'est plus absolue, mais limitée par des restrictions civiques et morales. On veut bien obéir au Roi, mais il faut qu'il soit « bon et vertueux ».

« ... Qui dit Maçon dit homme libre, fidèle aux lois, l'ami des rois et des bergers quand ils sont vertueux. Superbe distinction, mes frères, et dans laquelle il y a bien des sujets de remarques.

L'on entend par un homme libre et fidèle aux lois, un homme au dessus des préjugés, qui regarde les événements de la vie avec une philosophie platonicienne, toujours au dessus des vicissitudes quelque terrible qu'elles soient... L'on entend par l'ami des Rois et des Bergers quand ils sont vertueux, celui qui ne souille jamais son cœur par cette basse adulation qui déifie les vices d'un grand lorsqu'il a l'espoir d'en obtenir quelque faveur, l'on entend encore un homme qui voit avec un œil d'indifférence les grandeurs humaines et qui ne rend hommage qu'à la vertu... » (1).

Ces paroles, prononcées lors de l'installation d'une petite Loge de province, en 1786, sont la suite logique de celles prononcées quarante ans plus tôt. Si, faute de documents Maçonniques, nous relisons les ouvrages, assez nombreux, écrits contre l'Ordre, nous pouvons avoir une vue d'ensemble précise de la mentalité des Maçons français, peu de temps après l'introduction de la Maçonnerie en notre pays. Tout n'est pas apocryphe dans ces ouvrages, les seuls grâce auxquels nous avons quelques renseignements sur les rituels et sur l'esprit de la Maçonnerie avant la fondation du Grand

(1) André BOUTON et Marius LEPAGE. « Histoire de la Franc-Maçonnerie dans la Mayenne », pp. 87-88. (Aux Editions du « Symbolisme »).

Orient. Qu'y voyons-nous ? Des phrases d'apparence obscure — d'apparence seulement, et si nous les étudions attentivement à la lumière des enseignements traditionnels, nous éprouverions vraisemblablement quelque surprise. Mélange de doctrines ésotériques, d'occultisme de l'époque, de gloses empruntées directement à l'hermétisme.

Puis, quelques conseils de conduite humaine, spécialement sur le plan moral.

Enfin, une apologie maintes fois renouvelée d'un régime à venir, qui aura la faveur des vrais Francs-Maçons, car il permettra de faire régner la Liberté, l'Egalité. On ne parle pas de la Fraternité, car elle va de soi.

Prenons, par exemple, le livre de l'abbé Larudan, « les Francs-Maçons écrasés », imprimé en 1746/47. Il donne des reproductions de catéchismes Maçonniques et de discours prononcés en diverses occasions, notamment à la réception aux différents Grades. Les uns et les autres n'ont guère été mis en discussion quant à leur authenticité.

Dans ce livre de quatre-cent-quarante pages, format 10 × 15,5, je n'ai pas relevé moins de vingt-sept fois l'apologie de la formule Liberté-Egalité, imprimée en caractères majuscules, pour mieux trancher sur l'ensemble. Dans des termes qui ne prêtent à aucune équivoque, même en se reportant à l'esprit et au langage de l'époque...

« ... D. Sur quoi est fondé le Saint des Saints ?

R. Sur soi-même.

D. Et tout le bâtiment ?

R. Sur l'Egalité et la Liberté...

(p. 306. Extrait de catéchisme).

(à suivre)

Marius LEPAGE

SHAKESPEARE N'A POINT PARLÉ

*Il y a plus de choses dans le Ciel
et sur la Terre, Maître Arnold,
que votre philosophie n'en a rêvé.*

Lorsque, de façon plus ou moins studieuse, je suivais mes humanités, les professeurs de français avaient tous une terrible manie, que je trouvais quant à moi déplorable ; celle de barrer d'un trait rouge de longues parties de mes dissertations. Et ce qui m'ennuyait le plus, consistait dans le fait que les passages ainsi censurés étaient justement ceux qui me semblaient être de la meilleure venue, ceux enfin qui me plaisaient le plus. Dans la marge, une annotation inexorable, fatidique : « Hors du sujet ».

Je ne sais si depuis lors — car je vous parle d'un temps très éloigné, hélas ! — la rédaction française est encore soumise de la part de l'Université, à des règles de composition aussi strictes, mais cela ne me semble pas être le cas, à en juger d'après le livre de docte allure, récemment paru sous la signature de Paul Arnold : « Esotérisme de Shakespeare ». (1).

L'auteur aborde de biais le sujet annoncé ; il louvoie en cherchant à saisir les impondérables qui auraient agi sur l'esprit du grand dramaturge, « un des plus mauvais sujets, selon Victor Hugo, que l'esthétique sérieuse ait jamais eu à régenter » — pour l'amener à baser « le Marchand de Venise, Cymbeline, le Conte d'Hiver ou la Tempête » principalement, sur des concepts ésotériques, dont cette époque aurait été le creuset.

Paul Arnold recherche d'abord la source d'une telle tournure d'esprit vers l'occulte, qu'il catalogue sous le nom très vague « d'illuminisme » et celui trop spécialisé de « Cabalisme », se référant pêle-mêle à l'Alchimie, au Prophétisme (?), mais négligeant d'indiquer que ces disciplines et bien d'autres, ne sont chacune qu'un des aspects d'un centre commun : l'Hermétisme, lequel est la consécration à un moment donné des forces archétypales que C.G. Jung décrit comme des mythologèmes émanant des profondeurs phylogénétiques, sur lesquelles reposent en dernière analyse toutes les religions, tous les systèmes de pensée. Elles sont l'expression d'événements intérieurs et d'expériences vécues de l'âme.

Il est permis de se demander ce que l'Illuminisme peut avoir de commun entre 1500 et 1600 avec l'Angleterre, puisque les premières manifestations d'une semblable

(1) Paul Arnold : « Esotérisme de Shakespeare », 1 volume 14 x 19, 279 pp. (Mercure de France, 1955).

idéologie se limitèrent à l'Espagne, où le Grand Inquisiteur eut tôt fait de la déclarer hérétique. Elle ne parut en France qu'en 1623, date à laquelle Shakespeare avait déjà rendu son âme à Dieu. Mais l'auteur taxe « d'illuministes » tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à l'occultisme, lequel par Trithème et ses disciples, Paracelse et Agrippa, trouverait son « dernier épanouissement dans l'authentique mouvement Rose+Croix » (p. 8).

Le développement de cette Fraternité fait l'objet de 14 pages, quoiqu'il soit déclaré que « l'histoire du Mouvement ne nous importe guère » (p. 23) et que ce « prophétisme remplit le monde de ses clameurs entre 1614 et 1630 » (p. 29). Les productions de William Shakespeare étaient alors au complet.

Ajoutons encore 55 pages où l'auteur passe en revue toute la Société littéraire du temps et les clubs qui avaient tous des relations plus ou moins diaboliques, cette insaisissable Rose+Croix, telle un deus ex machina étant toujours à l'affût. Il s'attarde sur des œuvres qui sont très éloignées du sujet : prétexte à jeter méli-mélo dans le chaudron ensorcelé du XVI^e siècle anglais, la Magie blanche ou noire (comme s'il en existait deux) avec la féerie, la démonologie et la mythologie, la gnose et la Cabbale, l'Alchimie et l'Astrologie, le Sabbat et l'Amour, pour enfin faire surgir de ce conglomerat mystico-sentimental les « noces chymiques de Christian Rosenkreutz ».

Il lui faut à tout prix chevaucher un dada, et revenir constamment sur cette organisation « tapageuse, accueillie avec une curiosité exaltante ou avec les pires injures » (p. 20), à la naissance de laquelle « le monde assista plus narquois que passionné » (p. 16), qui ne « dura en réalité que quatre ou cinq ans ». Ce sera selon Paul Arnold, « le dernier épanouissement des enseignements ésotériques », (p. 8), organisation « qui en réalité, n'a été qu'une parabole » (p. 19) mais qui cependant « suscita des polémiques qui ne cessèrent de s'envenimer » (p. 21) et origina des « centaines de livres, satires, pamphlets ou défenses pour contre.... » (p. 21).

Je pourrais ainsi continuer, jusqu'à en lasser le lecteur, à faire des rapprochements de phrases où la contradiction est maîtresse, mais pourquoi nous appesantir si « l'exacte vérité qui résulte d'un examen impartial des documents (prouve) que la fraternité des Rose+Croix n'a pas existé, en tant que telle, avant la fondation des Loges Maçonniques, qui remontent au plutôt à la fin du XVII^e s. Ils (qui ?) s'emparèrent de la doctrine des Rose+Croix... » (p. 19) et « l'occultisme ne sera plus la préoccupation de l'honnête homme, mais celle clandestine et hautaine de penseurs isolés, de charlatans ou de quelques Loges Maçonniques » (p. 8). Nous pouvons toujours dire merci, en passant, et prendre acte de ce que depuis le sommeil de la Fama Fraternitatis et son absorption supposée par quelques Loges

Maçonniques, « les Intellectuels, à de rares exceptions près, non seulement ignorent tout de ces doctrines considérées comme obscures, dangereuses ou absurdes (par qui ??), mais se refusent à imaginer une époque où les cénacles littéraires et généralement la Société cultivée, rencontraient en ces enseignements occultes le principal objet de leur curiosité et le thème de la plupart des grandes œuvres littéraires ». (p. 8).

Ainsi que l'écrivait Mercurius in Libra dans son étude sur l'« Histoire des Rose + Croix et les origines de la Franc-Maçonnerie » du même Paul Arnold (2), pour cet auteur « rien ne vaut plus après le XVII^e s... disons le XVI^e s. ». Cet érudit ignore tout des productions aux XIX^e et XX^e siècles, d'une quarantaine de Maisons d'Éditions (au bas mot) qui, rien qu'en France sont spécialisées dans le domaine transcendant, sans compter toutes celles de l'Étranger. Il n'aurait cependant qu'à jeter les yeux sur la Bibliographie de la France. De telles œuvres ne s'adressent sans doute pas aux « Intellectuels » - clientèle réservée à Paul Arnold - mais aux charlatans, illuministes faibles d'esprit et autres « pythagoristes » (sic, p. 24) ou aux songe-creux. Paul Arnold, lui, a opéré le « dépouillement méthodique de la littérature alchimique ou hermétique des deux siècles et particulièrement celle de la prétendue Fraternité... » (p. 258).

Qu'en a-t-il retiré ? La lettre peut-être, l'Esprit point, car il n'aurait pas écrit (p. 235) : « Prospéro a consacré sa vie et ses lectures à la connaissance des « symboles » - en haute magie, on les appelle souvent « clefs » ou « clavicules » ; il a de la sorte acquis pouvoir sur le monde des humains et celui des esprits... ». Le Docte écrivain saurait que les « clefs » sont à proprement parler, des schémas mnémotechniques concernant, selon P.V. Piobb, une pratique qui se réfère à une théorie, dont on soupçonne la profondeur, sans savoir au juste en quoi elle consiste. Quant aux « clavicules » (ou petites clefs), elles étaient généralement gravées sur des médailles circulaires, étant souvent prises pour des talismans. Mais le fait de confondre les « symboles » avec les « clefs » octroyant le pouvoir magique, prouve que l'on est foncièrement en dehors de la question.

Déclarer par ailleurs péremptoirement (p. 12) que l'AZOTH est une dénomination désignant la « pierre philosophale », n'est certes pas d'une orthodoxie alchimique profonde. Azoth, mot formé de la première et des dernières lettres de l'alphabet latin, grec et hébraïque, représente « l'OD » ou « Lumière Astrale » de Paracelse. Sa valeur numérique, d'après la Cabale, est 19, Arcane du Soleil dans le Tarot, donc source primordiale de toute vie.

Ce livre touffu est confus, et il n'en pouvait être autre-

ment de la part d'un compilateur, qui a certainement perdu beaucoup de temps à scruter l'histoire littéraire confinée en un lieu géographique et à une époque déterminés, mais pour qui la « science occulte » dans son sens le plus général, reste fermée.

Lorsque dans la deuxième partie de son livre (depuis la page 87), Paul Arnold aborde enfin son sujet, et tente de dégager l'ésotérisme de certaines pièces shakespeariennes, force lui est de se borner à des confrontations de textes, lesquels ne peuvent lui découvrir que la surface des intentions profondément initiatiques de son héros. Ce travail me fait songer à celui des égyptologues, comme Champollion et Maspéro qui, par le recoupement de textes hiéroglyphiques avec des données livrées par d'autres langues connues, ont réussi à restituer des structures aboutissant au déchiffrement rationnel de ces textes. Ils n'ont pas pu en pénétrer le sens intime, par suite de leur ignorance - ou de leur dédain - des conceptions métaphysiques qui avaient présidé à cette idéographie. Paul Arnold n'a, lui aussi, vu que l'écorce des spéculations humaines. Il a été arrêté devant le rocher qui ferme l'entrée de la caverne recelant les trésors, car il ne possède pas le « Sésame ». S'il avait su dire le mot, Shakespeare se serait livré à lui plus intimement, plus personnellement ; il lui aurait découvert le secret sous-jacent à d'autres pièces : Hamlet, « dans toutes les actions duquel il y a, comme dit Victor Hugo, du somnambulisme répandu » et auquel il n'est fait allusion qu'épisodiquement, en appendice : de même « Roméo et Juliette », « le Roi Lear » lui eussent parlé à l'oreille.

Mais « les convictions intimes de Shakespeare, importent peu à l'auteur, aussi peu que sa personnalité » (p. 258). Ce qu'il veut surtout et avant tout, c'est prouver que la « mode », le « snobisme » du temps, dont le grand responsable est le mouvement Rose + Croix, a influé sur le dramaturge, peut-être à son insu et contre son gré.

« Pour comprendre Shakespeare, a dit encore Victor Hugo, il faut une lecture dont le diamètre va du « Gesta Romanorum » à la « Démonologie de Jacques VI ».

A une telle somme de lecture, Paul Arnold s'est peut-être livré - tout au moins en partie - mais il en est resté aux faits et n'en a pas absorbé la « substantifique moëlle ». La Connaissance exige plus que l'érudition.

Travail bâclé, comme Mercurius in Libra en avait le sentiment au sujet du volume précédent ? Non, l'auteur s'est sans aucun doute donné à fond, mais il s'est attaqué à un sujet trop fort pour lui.

Il aurait dû aussi éviter des négligences de styles telles que « parallèlement avec » (p. 7) ; - « le Songe d'une Nuit d'Été est - avec, nous le verrons, la Tempête avec laquelle il a précisément de nombreux points communs... » (p. 101) ; - ses propres réflexions sont à l'unisson avec... (p. 188).

(2) Le Symbolisme Mai-Juin 1956, page 305.

Et aussi se rappeler que l'aphorisme « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas » constitue la deuxième proposition de la Table d'Emeraude attribuée à Hermès, et en tout cas bien antérieure à Trithème (p. 15).

— Que la mort de Paracelse est survenue en 1541 (et non en 1540) et que Boehme est connu sous le nom de Jacob (et non de Jacques) (p. 16).

Ce sont toutefois détails et péchés véniels. Moins pardonnable est l'ignorance du fait que le mot « Sephiroth » est un pluriel, auquel l'adjonction d'un « s » ne peut se concevoir. Le singulier serait « Séphirah » (p. 25).

Quant à voir dans le Nirvanâ un état de « Suprême ignorance » (p. 13), c'est, me semble-t-il un peu simpliste. Ce terme signifie littéralement « extinction » ou « sortie » : Extinction de la conscience sur le plan humain par la samadhi et Eveil dans une existence en dehors du Temps, hors de tout commencement et de toute croissance.

Je ne veux pas chercher encore une fois noise à Paul Arnold au sujet de son « vieil ami » Sédîr ; il a déjà été souligné que ce mystique s'est désincarné en février 1926. Il ne pouvait donc en 1937 faire aucune allusion, à moins que la « table tournante » ait fait des révélations... Mais ne soyons pas des « Illuministes ». Au sujet d'un certain Falkenstein (p. 17), si l'on prend soin de se reporter au texte que nous trouvons dans la réédition de 1932 de son « Histoire et Doctrines des Rose+Croix » (page 27 de ladite), et qu'on sache bien lire, on verra que Sédî se borne à reproduire entre guillemets un texte de Karl Kiesewetter, paru dans le N° de Juillet 1898 de la Revue : « L'initiation », sans toutefois en affirmer, ni en infirmer la véracité. Voici le début de ce texte de Kiesewetter : « Dans le Theatrum Chymicum (éd. de 1613, page 1028), un Evêque de Trèves, le Comte de Falkenstein, est nommé au seizième siècle « Illustrissimus et Serenissimus Princeps et Pater Philosophorum ». Or, il était Officier Supérieur des Rose+Croix, ainsi qu'il résulte du titre d'un manuscrit ACTUELLEMENT EN MA POSSESSION, et que voici... ».

Quelle conclusion tirer de tout ce bavardage - pas de celui de M. Arnold, - du mien ? C'est qu'avec les indéniables qualités du patient chercheur, la thèse « l'Esotérisme de Shakespeare » aurait pu être un livre de haut intérêt, si l'auteur eût été lui-même un ésotériste. Mais Isis ne se dévoile pas devant le Profane, et seuls les non-initiés pourront peut-être cueillir avec profit quelques fleurs sauvages dans le maquis des Sciences Traditionnelles, que représente ce livre.

Marcel SPAETH

BIBLIOGRAPHIE

MUHYI-D-DIN IBN 'ARABI : *La Sagesse des Prophètes*, traduction nouvelle de Titus BURCKHARDT (Collection Spiritualités Vivantes, Albin MICHEL éditeur, 1 vol. 13 × 20, 225 pages, 780 francs).

« La Seigneurie (Maîtrise) comporte un secret et ce secret, c'est toi-même ».

Nous devons savoir gré à M. Titus Burckhardt de nous avoir restitué un texte devenu classique de la spéculation métaphysique soufique dans une traduction écrite en français moderne, aussi dépouillée que le sujet le permet, et largement éclairée de notes nombreuses et pertinentes, où l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie du symbolisme de l'Islam et de l'Hindouisme. Le texte est suivi d'un « glossaire » indiquant les divers sens, basés sur la racine et les avatars grammaticaux des mots généralement en usage dans la terminologie mystique, ce qui est très utile pour le lecteur qui désire pénétrer la pensée intime de l'écrivain oriental. En effet, la traduction d'un tel texte, même faite avec toute la rigueur voulue, ne peut en définitive être qu'un des nombreux reflets de l'idée, prisonnière des mots, car la langue arabe « développe un symbolisme verbal sursaturé de significations », qu'il est impossible de rendre dans une autre langue. On pourrait appliquer à un tel travail une phrase du Verbe de Seth : « Tâche donc toi-même de voir le corps du miroir, tout en regardant la forme qui s'y reflète ; tu ne le verras jamais en même temps ».

Il va sans dire que ces méditations proposées en vue d'une approche vers la connaissance de Dieu - qui restera d'ailleurs toujours subjective - ne peuvent être pleinement assimilées que par un esprit entraîné aux spéculations transcendentes et qui sera familiarisé avec les disciplines cabalistique, gnostique, alchimique et magique, dont les concepts présentent des interférences très sensibles avec les perspectives de la contemplation soufique.

M. Burckhardt fait remarquer dans son introduction que certains auteurs ont songé à faire dériver les méthodes exhaustives islamiques des traditions monastiques de la Chrétienté d'Orient. Nous croyons plutôt que cette dernière avait été fortement influencée par les doctrines issues du Coran, elles-mêmes d'ailleurs héritières, par le canal des Druzes et des Assassins, des théories néoplatoniciennes professées à Alexandrie. Il est hors de doute que les Croisés rapportèrent de leur séjour à Jérusalem une mentalité singulièrement évoluée qui, se propageant en Occident, risquait de provoquer l'éclatement du cercle de fer à l'intérieur duquel l'Eglise avait confiné des consciences dogmatisées. La persécution à laquelle les Templiers furent en butte, semble avoir été, dans une large mesure, dictée par une réaction défensive de la papauté.

Quoiqu'il en soit, le texte gros d'enseignements ésotériques qui nous occupe, constitue en quelque sorte une somme de la métaphysique soufique appréhendée et exprimée d'une façon diffé-

rente à travers chacun des Prophètes canonisés par le Coran, depuis Adam, « l'âme unique dont fut créé le genre humain, l'Homme Universel » (que l'Hébraïsme connaît sous le nom d'Adam Kadmon), jusqu'à Mahomet, « résultat de l'acte créateur en tant que *prototype permanent*, qui était déjà prophète, lorsqu'Adam était encore entre l'eau et l'argile et qui, dans son existence terrestre fut le sceau de tous les Prophètes », parachevant la manifestation terrestre du Verbe.

Entre cet alpha et cet oméga, ouvrant et clôturant le cycle, apparaissent les Détenteurs du verbe à travers la Grande Année : Seth, Noé, Enoch, Abraham, Isaac, Ismaël, Joseph, Jésus, Salomon, Moïse.

L'ordre chronologique des apparitions matérielles des Esprits Supérieurs n'a pas à être considéré, car ils sont intemporels « par leur Essence et dans leur nature lumineuse, ils s'élèvent au dessus des éléments, tout en dépendant de la Nature Universelle ». Le Coran considère plutôt une hiérarchie de « sainteté » entre les Porteurs de la Lumière divine.

Salomon seul possédait « le privilège de la domination cosmique, qui lui avait été donné par Dieu, comme un *royaume dont ne disposerait personne après lui* ; il s'agit du pouvoir de commandement direct ». Quant à Moïse, il apparaît juste avant l'accomplissement total de l'Expir divin, dont Mahomet fut le symbole le plus évident, « car l'acte créateur commençait avec lui et s'achevait avec lui ». S'il représente la *synthèse qualitative* de l'Univers, Moïse est, de par sa constitution psychique, « la somme des vies des enfants qui avaient été tués par ordre de Pharaon, dans le but de le détruire. Moïse est donc comme une synthèse d'un grand nombre d'esprits vitaux, qui étaient autant de forces actives ». Il devient par là-même la *synthèse des âmes de son peuple*.

En dehors des motifs d'élection au rang de Prophètes des douze entités avec grâces qui leur étaient imparties pour recevoir une révélation propre à chacun (chacun ne connaît de Dieu que de ce qu'il infère de lui-même, car « la couleur de l'eau est la couleur de son réceptacle »), il est intéressant de souligner que nous reconnaissons au long des pages inspirées de ce livre très profond, écrit au X^e siècle de notre ère, de nombreuses analogies avec les principales données ésotériques : les « reflets » ou qualités de Dieu inclus dans ses noms multiples - « car Dieu ne donne jamais que par l'intermédiaire d'un de ces gardiens du Temple que sont ses noms, réductibles à un nombre défini de racines » - se rapprochent très sensiblement du Schem ha-mephorasch, à base des trois lettres-mères ; la production des nombres à partir de l'Unité, bien que chaque nombre représente une Idée unique, s'apparente aux principes de la numérologie platonicienne et pythagoricienne ; les quatre déterminations fondamentales de la nature s'exprimant dans l'ordre sensible par la chaleur, le froid, la sécheresse et l'humidité sont du domaine de l'hermétisme alchimique, ainsi que « l'Expir divin qui s'élève en vertu de la chaleur qui lui est inhérente et descend en vertu du froid et de l'humidité, se fixant en vertu de la sécheresse » ; la référence aux huit organes de l'homme en tant que serviteurs des œuvres d'adoration, est d'essence cabballistique.

Il nous faudrait passer en revue le livre complet ; presque chaque page nous mettrait en contact intime avec le domaine de l'occultisme et du Symbolisme traditionnels. Nous ne voudrions cependant pas omettre de mentionner l'histoire de la

Reine de Saba qui, lors de sa visite à Salomon, assista à la translation instantanée de son trône, opérée par le Sage Açaf ibn Barkhiya depuis l'Arabie jusqu'à Jérusalem. Ce fait, que nous ne connaissons pas, ne peut être logiquement basé que sur la théorie einsteinienne, inférant l'utilisation de la 4^e dimension. La dématérialisation suivie de rematérialisation d'un objet sans espace-temps, a été perçue effectivement au cours d'expériences auxquelles assistait Camille Flammarion, alors que le sujet-médium se trouvait en transes. On reconnaît également la référence à un tel état dans le « verbe de Joseph » (p. 96) : « Quand le prophète recevait l'inspiration divine il devenait inconscient du monde sensible ordinaire ; on le couvrait d'une étoffe, et son esprit s'absentait de ceux qui étaient présents ; puis quand cela cessait, il revenait à ce monde. Il recevait donc l'inspiration divine dans la Présence imaginative, sans qu'on pût dire de lui qu'il dormait ».

Tout ceci peut sembler bien étrange à celui qui, n'ayant pas bu le « lait de la Connaissance » s'imaginerait que seul est réel ce que ses sens matériels lui permettent de saisir. Mais le Prophète dit : « Les hommes dorment, et quand ils meurent ils se réveillent ». - « En vérité l'Univers est imagination et il est Dieu selon la réalité essentielle ».

Mais lisez ce livre avec toute votre conscience : il se peut que vous n'acquiesciez pas une compréhension totale des théories métaphysiques exposées, mais il provoquera sûrement l'illumination du cœur. « Les prophètes se servent d'un langage concret parce qu'ils s'adressent à la collectivité et s'ils parlent au figuré, c'est parce qu'ils connaissent le degré d'intuition de ceux qui comprennent vraiment ».

Marcel SPAETH.

A SYSTEM OF CAUCASIAN YOGA, by Count Stéfan, Colonna Walewski.

Un vol. 16 × 24, reliure cartonnage. 127 pp. 150 diagrammes et illustrations. Publié par « The Falcon's Wing Press ». Indian Hills, Colorado. (Prix : 4 dollars 95).

Cet ouvrage, remarquablement présenté, est la reproduction photocopiée d'un manuscrit du Comte Walewski, abondamment illustré par des dessins et diagrammes, eux aussi manuscrits. Aussi, avant d'en faire l'analyse, nous signalerons que c'est un magnifique volume de bibliophile.

Pour certains Maçons, la parution d'un livre nouveau sur le Yoga peut être considéré comme un événement. En effet, si la Religion qui, suivant la correspondance classique, s'adresse au psychisme, peut à la rigueur se suffire à elle-même et saisir l'homme tout entier (Psyché étant l'âme, l'intermédiaire entre le corps et l'Esprit), l'Initiation par contre, s'adressant au mental métaphysique pour l'illuminer, et le Yoga, discipline purifiant et libérant les trois organismes de la nature inférieure (corps physique, force vitale et faculté représentative) se com-

plètent et s'appellent réciproquement. La réalisation intégrale suppose la faculté d'intégrer les révélations de l'Esprit dans la vie quotidienne, et d'exprimer par son action les principes de l'Ordre éternel du Monde. Pour nous, Français, chez qui la séparation malheureuse entre théoricien spéculatif et praticien opératif est générale, (car rares sont chez nous les « philosophes » travaillant de leurs mains), le Yoga supplée au métier manuel traditionnel comme discipline pour affiner et ajuster les organismes naturels (gymnastique physique, respiration et représentation déterminée).

Le livre du Comte Walewski expose une méthode de Yoga peu connue jusqu'ici en Europe et en Amérique, mais cependant authentique, car elle contient les trois éléments désignés ci-dessus, dénommés en sanscrit « asana, pranayama, dhyana ». Les exercices sont simples, courts et faciles, contrairement à certaines méthodes hindoues, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne soient pas efficaces et qu'ils ne « relancent » pas le tonus intérieur pour plusieurs heures. Le but proposé est de procurer « l'état de maîtrise, qui consiste à se maintenir consciemment et à tous moments dans une attitude réceptive et positive, ouverte à tous les pouvoirs actifs qui coulent et œuvrent à travers nous ». (p. 9).

Cela peut être dangereux si l'on n'est pas pur et si l'on porte en soi des affinités avec de mauvaises passions. Il n'existe cependant aucun autre moyen d'accéder aux cimes de l'Esprit, car pour Dieu, l'homme « est celui qui n'est pas ».

Ce livre expose d'abord SEPT Exercices Majeurs qui établissent le « Master Rythm » dans l'organisme, permettant de « stocker » l'énergie primordiale sous ses quatre formes : physique, mentale, spirituelle et psychique, dans chacune des parties correspondantes du corps et de la tête.

Les Exercices Mineurs, plus nombreux, sont moins importants et relèvent de conditions spéciales propres à chaque individualité (clairvoyance, transe léthargique, union sexuelle, défaillance de la vitalité, etc...). On peut les négliger entièrement.

La plupart de ces exercices, aussi bien Majeurs que Mineurs, ont été révélés au public français avant la dernière guerre par le Dr Hanish, qui dirigeait le mouvement naturiste « Mazdaznan », notamment dans son livre « l'Art de la Respiration ». Mais chez le Comte Walewski, ces exercices sont plus profonds, plus efficaces ; son exposé ne donne pas de commentaires inutiles, dans un style mi-mystique, mi-sorcier, qu'il nous est difficile de comprendre et d'assimiler. A leur place, le Comte indique les couleurs à « projeter » et les parties du corps en tension, ce qui est indispensable à connaître pour réussir.

L'ensemble du « Système » est construit sur les nombres :

$$\begin{aligned} & \bullet 16 \\ & 16 \times 3 = 48 \end{aligned}$$

$16 \times 3 \times 4 = 192$, qui procurent la paix, l'harmonie, l'équilibre, la réalisation heureuse.

Il semble qu'une erreur se soit glissée dans les pages 10 et 11 : les mots « Droite » et « Gauche » sont intervertis, mais il s'agit peut-être d'une erreur volontaire destinée à voiler le secret et le mettre ainsi hors de la portée des ignorants et des étourdis.

Ce livre est un véritable enseignement occulte « par delà le bien et le mal ». L'exergue qui le situe sous-entend ce caractère d'arme à deux tranchants, capable de blesser ou de guérir,

suivant la façon dont la méthode sera utilisée. Je pense qu'on peut le traduire ainsi :

« ∴ Je suis sur la Terre
pour prendre possession du sol
afin de changer les déserts en paradis :
Un paradis plus agréable à Dieu
et à ses associés
pour y habiter ∴ »

Si en prononçant ces paroles, on a l'intention de préparer une heureuse incarnation prochaine sur la Terre, (elle sera saine et harmonieuse dans la mesure où nous aurons cultivé la moralité dans son incarnation actuelle), et de lutter contre les places stériles qui n'appartiennent pas à Dieu, ces paroles viennent de Dieu et on travaille avec Lui.

Mais si on entend établir un paradis sur terre en cherchant par tous les moyens à prolonger la vie, à supprimer la douleur, à éviter les conséquences du péché et à augmenter sans cesse les richesses matérielles individuelles ou nationales, on s'enrôle inévitablement dans les légions du « Prince de ce Monde ».

Marcel DESPIERRE.

ALBERT CARACO. — *L'ECOLE DES INTRANSIGEANTS (Rébellion pour l'ordre).*

Un volume 14 × 23 — 292 pages (585 francs)

Editions NAGEL, 7, Rue de Savoie, Paris (VI^e).

Drôle d'homme et drôle de bouquin. — C'est l'impression première qui se dégage de la lecture du livre de M. Caraco qui, Uruguayen, écrit directement en un français d'une pureté rarement égalée. — « L'école des Intransigeants » comprend deux parties : trois chapitres touchant « l'Etat présent de l'homme », « l'Etat perpétuel de l'homme » et « l'Etat final de l'homme » d'une part, et d'autre part deux mille « Maximes et Sentences » qui, par le fond, parfois, mais surtout par la forme, rappellent bien souvent « Mauvaises Pensées et autres » de Paul Valéry (Gallimard Ed., 1942). — En fait, l'auteur, profondément chrétien, est avant tout un Intransigeant — et il faut l'être pour écrire cette pensée CDXCIII : « La trahison revue et augmentée, ou l'incessant dernier état de la religion chrétienne », ou encore : « La religion est un secours désirable, mais non pas un recours et moins encore une ressource ». (MCCCXCII). — Et l'on ne peut s'empêcher de rapprocher cette sentence MCDXLIX : « N'estimons Dieu que selon sa valeur, laquelle exclut toute mesure et jusqu'à l'idée Le déterminant » de la parole de Rāmakrishna : « Vous ne pouvez parler de Dieu, l'Absolu et l'Innommé sans le ramener à des proportions humaines. Le seul fait de nommer l'Infini le rend fini — le seul fait de nommer l'Illimité le limite... ».

Les apparents paradoxes de M. Caraco, qui nous amènent parfois à réviser certains de nos critères, témoignent d'une puissante vie intérieure. —

Mais pourquoi, diantre ! avons-nous pensé à la condition actuelle de la Franc-maçonnerie française, fille des Constitu-

tions de 1723, en méditant cette pensée CLXX : *On est déjà rebelle où l'on ramène une institution à son principe* ?

★
★★

JEAN HERBERT. — *Comment se préparer à la méditation.*

1 plaquette 12 × 16 de 36 pages (135 francs).
Editions Paul DERAÏN, (Coll. Les Trois Lotus),
128, Rue Vauban, Lyon.

La plaquette de M^r Herbert ne constitue pas, à proprement parler, un manuel de méditation ; elle ne se propose que d'indiquer, d'après les techniques traditionnelles de l'Inde, certaines conditions préliminaires (posture, respiration rythmée, concentration, etc...) susceptibles de nous aider à accroître nos capacités de travail spirituel, d'attention, de réceptivité, en vue d'une méditation fructueuse.

Un des mérites de l'auteur est de mettre en garde le débutant occidental contre certains exercices yogiques qui, suivis à la lettre ou poussés trop loin, pourraient avoir de graves répercussions physiques et psychiques.

Certes, M^r Herbert ne prétend pas imposer « sa » méthode ; mais celle qu'il indique, et qu'il a recueillie près de maîtres qualifiés, peut être expérimentée utilement.

★
★★

EMILE DERMENGHEM. — *Vies des Saints Musulmans.* Un volume de 420 pages sous jaquette illustrée et vernie. Aux Editions BACONNIER, 4, rue de Paris, ALGER. (1.200 francs).

Ce nouvel ouvrage de M^r Dermenghem, dont une première édition moins complète avait paru à Alger en 1942, peut constituer, somme toute, une suite à son « Culte des Saints dans l'Islam Maghrébin » (Gallimard Editeur, 1954). L'auteur, en effet nous fait connaître des saints du VIII^e au XIII^e siècle de notre ère ayant appartenu, en général, aux Ecoles de Bagdad et du Khorâssân ; des saints populaires, tellement sympathiques mais combien grands ; des poètes, aussi, et avant tout des Coufis qui connurent l'ivresse extatique, le Pur Amour, l'Union en Dieu.

Et, à la suite de M^r Dermenghem, nous suivons avec un intérêt toujours croissant les diverses pérégrinations des Dzou'l Noun l'Egyptien, des Yahya Ibn Mouadz, des Bayazid de Bishtam ou des Chibli (Qu'Allah sanctifie leur « secret » !)

Signalons tout particulièrement le chapitre intitulé « Les Fous de Dieu ». Il ne s'agit nullement de certaine Dame Folie dont Erasme a fait l'Eloge, mais tout au contraire de cette Sagesse profonde que certains individus ayant atteint un haut degré de développement spirituel dissimulent volontairement sous un masque populaire et bouffon. On se souvient que ce

problème avait été abordé par René Guénon dans « Folie apparente et Sagesse cachée », article repris dans « Initiation et Réalisation Spirituelle », Chapitre XXVII. M^r Dermenghem signale, par ailleurs, l'importance du « Fou » dans le Tarot (voir en particulier « Le Poème d'Isthar », d'O. Wirth, pages 62 et 63) ainsi que le rôle central qui est attribué à ce personnage dans la danse des épées dite du Bacubert, de Pont-de-Cervièrès. (Cf. « Le Symbolisme », N^{os} 6/322 et 2/324 de Juillet-Août et de Novembre-Décembre 1955).

Ajoutons que, pour le plaisir du lecteur, en plus de beaux poèmes mystiques inédits et de définitions précises du Coufisme, l'auteur de « Joseph de Maistre mystique » a émaillé son ouvrage d'anecdotes savoureuses, émouvantes ou pittoresques sur la vie de ceux qui contribuèrent à la grandeur de la civilisation traditionnelle d'un Islam que nous gagnerions certainement à mieux connaître.

el 'MEIS.

D.T. SUZUKI. — *Essais sur le Bouddhisme Zen.*
(Tome II). Un volume, 13 × 20,5. pp. (980 francs).
Chez Albin MICHEL, 22, Rue Huyghens, Paris.

J'avais en son temps signalé la sortie des presses du Tome I des « Essais sur le Bouddhisme Zen ». (Cf. « Le Symbolisme » Septembre-Octobre 1954, p. 61).

Le nouveau volume rassemble des écrits antérieurs, parus entre 1940 et 1946, dans la collection « Bouddhisme et Jainisme ». Le premier volume était comme une « Introduction » à la doctrine. Celui-ci expose la mise en pratique de la doctrine, et notamment de ce que l'on appelle le « ko-an », sans bien souvent trop savoir de quoi il retourne. Un chapitre est consacré à la comparaison du « ko-an » avec une autre discipline bouddhiste japonaise, le « memboutsou ».

Mais, le lecteur français prendra peut-être encore plus d'intérêt à la lecture des chapitres XI, XII et XIII, dont le seul énoncé des titres suffit à montrer l'importance pour nous : « le Message secret de Bodhi-Dharma ou le contenu de l'expérience Zen », « Deux recueils de textes Zen », « La Passivité dans la Vie bouddhiste — Développement de l'idée de péché dans le Bouddhisme ».

Excellent ouvrage, bien présenté et fort bien traduit sous la direction de Jean Herbert. Avec le Tome I, il constitue un exposé d'ensemble sur le Zen très suffisant pour l'Occidental qui n'éprouve pas le besoin de se plonger directement et personnellement dans la pratique de cette discipline spirituelle orientale, dont la valeur et l'intérêt sont cependant indéniables.

★
★★

GEORGES MUCHERY. — *Magie - Moyens pratiques d'Action Occulte favorisant la Chance, l'Amour, la Santé, l'Argent.*

Un volume 14,5 x 22,5. 192 pp. (600 francs). Aux Editions du CHARIOT, 62, Boulev. Voltaire, Paris.

Quel titre, et quel programme ! Nos lecteurs savent combien - tant dans mes conférences que dans mes articles - je les mets toujours sérieusement en garde contre la recherche des « pouvoirs ». Toutefois, qu'ils ne croient pas que je mette mes propres principes en échec en leur présentant, et en prônant, la cinquième Edition de ce livre de Muchery. C'est que j'ai surtout vu dans cet ouvrage un excellent traité d'astrologie et un dictionnaire des correspondances zodiacales et planétaires bien établi et facile à consulter.

Deux chapitres - médecine hermétique, médecine moderne - intéresseront particulièrement.

L'ensemble est imprégné du style de Muchery, vivant, direct, cordial, et, en conséquence, se lit avec autant de plaisir que de fruit.

★
★★

LIFE. N° du 8 Octobre 1956.

Un de nos abonnés au U.S.A. m'a envoyé un numéro récent de la grande revue américaine « Life ». Je conseille vivement nos lecteurs connaissant l'anglais de se le procurer. Je suppose - sans avoir le moyen de le vérifier - que l'édition française de cette revue est présentée de façon identique.

Quinze pages, dont plusieurs en couleurs, y compris la couverture, nous montrent ce qu'est la Maçonnerie américaine. Hélas, tout ce que j'ai dit à ce propos depuis plusieurs années peut maintenant être vérifié directement par ceux-là même qui me taxaient d'exagération ou d'incompréhension. Tout y est ! La parodie... une très belle photo rappelant quelque tableau de Rembrandt très contrasté, noir et blanc, représente la « Fête de l'Agneau Pascal », célébrée le Vendredi Saint par les membres d'un Chapitre de Brooklyn. Je traduis la légende... « ...Les 13 Maçons, habillés de robes sombres, assis à une table en forme de croix, représentent les participants au Dernier Repas. La cérémonie, qui combine la Pâque juive et les rites chrétiens, dure une heure et demie, comprenant de la musique, des prières, des récitatifs. Elle se termine par l'extinction des flambeaux un à un... ». Mais que vous dirais-je du reste, que vous ne pourrez réellement imaginer si vous ne le voyez de vos propres yeux...

Le plus beau... Une pleine page (p. 105) en couleurs représente la dédicace du Temple de Salomon telle que la conçoivent les « Royal Arch Masons » de Brooklyn. Là encore, je ne puis que traduire, faute de mieux... « Le Grand-Prêtre des Juifs (au centre) est agenouillé devant l'Arche d'Alliance décorée de chérubins. Il est entouré par les membres des tribus juives. Le roi Salomon est devant la Bible, (à l'arrière-plan) entourés de princes, de travailleurs et de courtisans ». Mais, ce que je ne puis traduire, c'est la photographie. Un grand prêtre, dont la physionomie rappelle à s'y méprendre celle devenue presque légendaire dans la Maçonnerie française contemporaine du T.°. Ill.°. F.°. Groussier. Mais, un F.°. Groussier qui serait vêtu

d'une robe abondamment brodée, coiffé d'une sorte de bonnet évoquant assez bien celui d'un chef-cuisinier. Tout autour, des Maçons (???) américains, avec des barbes postiches, des moustaches en chanvre étiré, des turbans blancs, des bonnets rouges, des mitres bleues. Au premier plan, une Arche d'Alliance enchéribinée... La seule comparaison qui donnerait une idée approchée de ce spectacle serait celle que l'on ferait avec les turqueries du « Bourgeois Gentilhomme », mais des turqueries dont les acteurs se prendraient tristement au sérieux. Quelles belles couleurs aussi ornent les Filles de Job, les Filles de l'Arc-en-Ciel... Et cette cérémonie des Filles du Nil, à Omaha, Neb. arrivant en files serrées et alignées sous la haute direction d'un maître de ballets pour saluer la nouvelle Reine Suprême de l'Ordre... Et ce musicien empanaché comme un derrière d'autruche... Contrebasse dans l'orchestre des « Grands Cèdres du Liban » à Trenton, N.J., il occupe toute une page à lui seul... (Il faut reconnaître que la page est à peine assez grande pour contenir le musicien, la contrebasse, le manteau et les plumes... sans oublier le bonnet !...)

Un tableau récapitulatif donne la liste des organisations Maçonniques et para-Maçonniques des U.S.A. J'en ai compté 48, indépendamment des Grandes Loges régulières blanches - une par Etat - et de la Maçonnerie nègre, bien entendu passée sous silence.

48, dont les noms sont tous plus évocateurs les uns que les autres. Citons-en quelques-uns au passage... « Ordre Arabe ancien des Nobles de la Chasse Mystique... Ordre Egyptien Ancien des Princesses de Sharemkhu... Rite Toltèque Ancien... Ordre Mystique des Prophètes Voilés du Royaume Enchanté, etc., etc... ».

J'ajouterai, pour être complet, qu'une petite note nous fait connaître que... « Cette liste ne comprend pas les douzaines de groupes affiliés dont le recrutement ne dépasse pas les limites d'une région relativement peu étendue ».

Nous avons appris, au début de l'article que « ...sur douze Américains adultes il y a un Maçon - quelques quatre millions d'Américains sont Maçons, souscrivent aux idéaux Maçonniques de moralité et de fraternité, se réjouissent dans le secret et le rituel de l'Ordre, et trouvent leur réconfort dans son esprit d'fraternité... ».

De toute évidence, voilà de beaux costumes, de belles barbes postiches, de belles couronnes en carton doré... Une belle Franc-Maçonnerie !

Mercurius in Libra

★
★★

LES DISQUES

Il est assez rare que les éditeurs de disques mettent dans le commerce des nouveautés susceptibles d'entrer dans le cadre de nos préoccupations intellectuelles ou spirituelles. Je sais bien que la musique - prise dans son ensemble, comme art d'expres-

sion ou comme support de méditation - est souvent un moyen d'évasion pour l'esprit. (Je ne parle pas de ses aspects dégénérés comme, disons, le « rock and roll »). Mais, que des disques aient été édités spécialement pour donner à réfléchir est quand même peu fréquent.

Je parlerai ultérieurement d'un certain nombre de disques Maçonniques, dont une collection appréciable est maintenant à notre disposition.

Je me bornerai aujourd'hui - dans cette nouvelle rubrique - à signaler une curieuse réalisation de la firme « R.C.A. ». Sous le titre général « Votre Signe », elle vient de faire graver six disques présentés par notre ami Arnould-Gremilly. Il s'agit de disques 45 tours, longue durée, dont chacun porte deux signes zodiacaux opposés : Bélier-Balance, Taureau-Scorpion, etc...

Arnould-Gremilly commente la signification du Soleil dans chacun des signes, et l'accompagne d'excellents exemples musicaux pris dans les œuvres des musiciens ayant le Soleil dans le signe considéré. Les commentaires sont, comme il faut s'y attendre quand on connaît Arnould-Gremilly, guillerets - il n'y a pas de meilleur terme pour qualifier la parole de notre vieil ami - et intelligents. Naturellement, il ne peut s'agir que d'exposés tout à fait généraux, mais il ne s'y trouve pas d'erreurs techniques ni de banalités, et les enchaînements musicaux sont à la fois bien amenés et bien choisis.

Les profanes y trouveront une distraction dépourvue de danger, une amorce d'étude astrologique qui fait sourire, et, en même temps, donne à réfléchir. Mais, ces disques représentent un instrument de travail non négligeable pour un astrologue. En effet, c'est d'abord l'Ascendant qui « signe » l'individu. Aussi, la démonstration sera beaucoup plus convaincante si l'on fait la transposition de ce que dit Arnould-Gremilly, en l'appliquant à l'Ascendant plutôt qu'au Soleil.

Dans ces conditions les disques d'Arnould-Gremilly remplissent le rôle d'une sorte d'aide-mémoire parlé et chanté, qui permet de « situer » un homme dont on connaît l'Ascendant. Ce premier essai mérite être suivi avec attention. J'imagine facilement qu'en d'autres « sciences » traditionnelles il pourrait aussi donner des résultats qui ne sont encore que curieux et intéressants, mais dont les développements seraient susceptibles de provoquer quelques surprises, (a).

Mercurius in Libra

a) Références :

Editions de disques R.C.A. 52, avenue Hoche - Paris (8°). « Votre Signe », par le professeur Arnould de Gremilly. Six disques 17 cms, 45 tours longue durée. (Chacun 700 francs).

- N° F 75 043. *Bélier* (21 Mars-20 Avril) *Balance* (21 Sept.-22 Oct.)
 F 75 044. *Taureau* (21 Avril-20 Mai) *Scorpion* (23 Oct. 21 N.)
 F 75 045. *Gémeaux* (21 Mai-20 Juin) *Sagittaire* (21 N.-20 D.)
 F 75 046. *Cancer* (21 Juin-20 Juil.) *Capricorne* (21 D.-20 J.)
 F 75 047. *Lion* (22 Juil.-21 Août) *Verseau* (20 Janv.-19 Fév.)
 F 75 048. *Vierge* (22 Août-21 Sept) *Poissons* (19 Fév.-20 M.)



— CORRESPONDANTS DU « SYMBOLISME » —

FRANCE.

Raymond BÉCEL. Ingénieur, 7, rue de Metz. Paris 10°.
(Correspondant Général).

Marcel SPAETH, 9, rue Dépe. Caudéran (Gironde).

A. ROUX. 75, rue Renan. Rochefort-sur-Mer (Charente-Maritime).

Fernand ORELLI. 3, rue Fondère, Marseille (Bouches-du-Rhône).

Jacques MEISEL, 17, rue de Soissons. Belfort.

Roger FRENEL. Rue Gabriel Mouilleron. Toul (Meurthe-et-Moselle).

Léon LANGLET. « Le Mansouria-Parc de Miremont ». Bouzaréa. (Dpt d'Alger).

GRANDE-BRETAGNE.

Jean PIETTE - N° 6 — Housing Estate. Comins Coch, nr Aberystwyth.

Maurice PAILLARD. 14, Buckingham Palace Road. London S. W. 1.

HOLLANDE.

HOEK. Sweelinckstraat 134. 'S-Gravenhage.

SUISSE.

Roger STIRN. 6, rue Petitot. Genève.
(C.C.P. 1.69.03 - Genève).

TURQUIE.

V. VECIHI GÖRK. Lamartin Caddesi, Granit Apt.
N° 48-1. Taksim-Istanbul.

U. S. A.

Maurice SHIRE. 87-10 37th Avenue. Jackson Heights 72.
New-York. (N.Y.)

BIBLIOTHÈQUE du SYMBOLISME

O. WIRTH.

Introduction au Tarot	100 »
Planches du Tarot	épuisé
Idéal initiatique	épuisé
Symbolisme occulte de la Maçonnerie ..	100 »
Notions élémentaires de Maçonnerie ..	60 »
Serpent Vert	300 »
Stanislas de Guaita	400 »
Qui est régulier ?	200 »
Mystères de l'Art Royal	500 »
Tarot des Imagiers	épuisé
Symbolisme Astrologique	1.100 »
Symbolisme hermétique	épuisé
Poème d'Ishtar	épuisé

St. DE GUAITA et O. WIRTH.

Le Problème du Mal	400 »
--------------------------	-------

BEDARRIDE.

Règle et Compas	90 »
-----------------------	------

CORNELOUP.

Travail en Loge	épuisé
-----------------------	--------

A. LANTOINE.

Lettre au Souverain Pontife	épuisé
-----------------------------------	--------

M. LEPAGE.

L'Ordre et les Obédiences	525 »
---------------------------------	-------

B. LEROY.

La Franc-Maçonnerie jugée objective- ment	60 »
--	------

MARECHAL.

Essai sur l'Idéal Maçonnique	75 »
------------------------------------	------

F. MENARD.

La Flûte Enchantée	225 »
--------------------------	-------

NAGRODSKA.

La Dame et le Diable	75 »
----------------------------	------

A. BOUTON ET M. LEPAGE.

Histoire de la Franc-Maçonnerie dans la Mayenne	900 »
--	-------

Pour les ouvrages ci-dessus, adresser les commandes au Directeur du « Symbolisme », Marius LEPAGE, 23, Rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne) C.C.P. 1320-79 Rennes,

ou à la Librairie VEGA, 175, Boulevard Saint-Germain, Paris (6).
C.C.P. 829-11 Paris

Les frais d'envoi sont à compter en sus de la commande.

